

Colonel ANDRÉA

*La*  
***Vie militaire***  
***Au Levant***

En colonne pendant un an  
dans le Nord Syrien et en Mésopotamie

MARS 1920 - MARS 1921

SIÈGE D'AÏN-TAB



**CHARLES-LAVAUZELLE & C<sup>IE</sup>**

*Éditeurs militaires*

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124

LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas, NANCY

1923

*La Vie militaire au Levant*

---

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION  
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

---

Colonel ANDRÉA

La  
*Vie militaire*  
*Au Levant*

En colonne pendant un an  
dans le Nord Syrien et en Mésopotamie

MARS 1920 - MARS 1921

SIÈGE D'AÏN-TAB



CHARLES-LAVAUZELLE & C<sup>IE</sup>

*Éditeurs militaires*

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124

LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas, NANCY

1923

## AVANT - PROPOS

---

En février 1920, l'état-major de Beyrouth recevait d'assez mauvaises nouvelles de Cilicie et du nord syrien. La 1<sup>re</sup> division (général Dujieux) faisait énergiquement face aux énormes difficultés, soulevées contre elle, par les Kémalistes, mais, ayant été obligée, pour relever les troupes britanniques, de disperser ses effectifs sur une étendue considérable : de Mersine (Cilicie) à Ourfa et Tel-Abiad (Mésopotamie), elle ne possédait plus assez d'unités disponibles pour organiser de fortes colonnes pouvant en imposer aux bandes nationalistes et aux populations. (Voir croquis n° 1.)

La propagande kémaliste, sagement menée, se faisait de plus en plus active. On nous accusait de préparer une large mainmise sur le pays, par l'extension de notre occupation, et de poursuivre, au profit des Arméniens, une politique d'oppression turque. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller les susceptibilités du monde musulman et mécontenter les autorités ottomanes.

Quelques petits succès partiels obtenus par des bandes, sur nos détachements dispersés et trop faibles, vinrent augmenter le trouble de la situation, au point qu'en janvier 1920, le général Gouraud, haut-commissaire de la République en Syrie-Cilicie, et commandant en chef l'armée du Levant, décida de remanier les zones d'occupation et de partager entre les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions la tâche si lourde qui, jusque-là, incombait à la 1<sup>re</sup> seule.

Dès le commencement de février, la 2<sup>e</sup> division (gé-

néral de Lamothe), qui occupait la Syrie du sud, prit ses dispositions pour rejoindre le territoire : Alexandrette, Killis, Aïn-Tab et zone est de l'Euphrate.

Pour transporter cette division, on avait d'abord songé, pour certains éléments du moins, à se servir de la voie ferrée Rayak - Alep, mais le gouvernement de l'émir Fayçal s'y opposa et force fut donc d'embarquer à Beyrouth troupes, approvisionnements et matériel.

Le quartier général de la 2<sup>e</sup> division devait s'installer à Killis, mais, en arrivant à Katma, le général de Lamothe trouva la région très troublée; des bandes avaient coupé la voie ferrée vers Radjoun, aussitôt après le passage du premier échelon de l'état-major; le deuxième échelon et plusieurs trains de troupes et d'approvisionnements restèrent en panne à Islahie pendant près d'une semaine. D'autre part, la base militaire de Katma n'existait qu'à l'état de rudiment; il fallait la développer, l'organiser et y entasser matériel et vivres avant de pousser plus loin; le général décida donc de rester là momentanément.

Ceux-là seuls qui ont vécu à Katma, en février et mars 1920, ont pu se rendre compte des énormes difficultés auxquelles la 2<sup>e</sup> division s'est heurtée pour organiser sa base, constituer ses approvisionnements, mettre ses colonnes sur pied et les lancer par ordre d'urgence vers les postes à dégager ou à ravitailler.

Le général et quelques officiers de son état-major logeaient et travaillaient dans des wagons; l'intendance, le payeur et certains services, plus privilégiés, disposaient de baraques Adrian; les autres officiers et la troupe étaient sous la tente, dans la neige, et les animaux dehors, sans aucun abri, et il faut noter que, cet hiver-là, la température a été exceptionnellement froide.

Mais le fait le plus grave était que les troupes et les approvisionnements n'arrivaient que très lentement, très irrégulièrement; les bandes avaient reçu l'ordre des Kémalistes de gêner nos transports, et elles ne s'en acquillaient que trop bien; souvent, la voie ferrée fut coupée, principalement entre Meidan-Ekbès et Radjoun, quelquefois même, à une dizaine de kilomètres à peine de Katma, vers la station de Kurt-Koulac. Dès qu'un bataillon, voire même une compagnie, devenait disponible, on l'envoyait aussitôt protéger les équipes travaillant aux réparations; la voie rétablie, un ou plusieurs trains passaient et, deux ou trois jours plus tard, on apprenait qu'une nouvelle coupure venait d'être faite ailleurs!

Les postes installés dans les gares et à proximité des viaducs étaient, eux aussi, harcelés par nos ennemis; celui de Radjoun, entre autres, encerclé et furieusement attaqué, soutint très héroïquement un siège de près d'une semaine et fut débloqué par une colonne envoyée de Katma.

Cependant, il devenait de jour en jour plus urgent de ravitailler nos postes avancés; la garnison d'Aïn-Tab, sans être encerclée de très près, était tout de même coupée de ses communications avec la base de Katma par des bandes installées vers Ullu-Mezeré et Kasikli; les émissaires ne passaient que difficilement et un de nos convois de vivres, insuffisamment protégé, avait dû revenir à son point de départ; la garnison d'Ourja, assiégée depuis fin janvier, avait, elle aussi, besoin d'aide et de vivres; enfin, nous étions sans nouvelles précises de notre poste de Tel-Abiad, aventuré en Mésopotamie, à plus de 100 kilomètres à l'est de l'Euphrate.

Aussi, dès l'arrivée à Katma des deux premiers bataillons de la division, le général de Lamothe n'hésita

pas à les lancer au plus pressé : sur Tel-Abiad, bien que ces unités lui fussent des plus nécessaires pour ramener et maintenir la tranquillité dans les environs mêmes de la base.

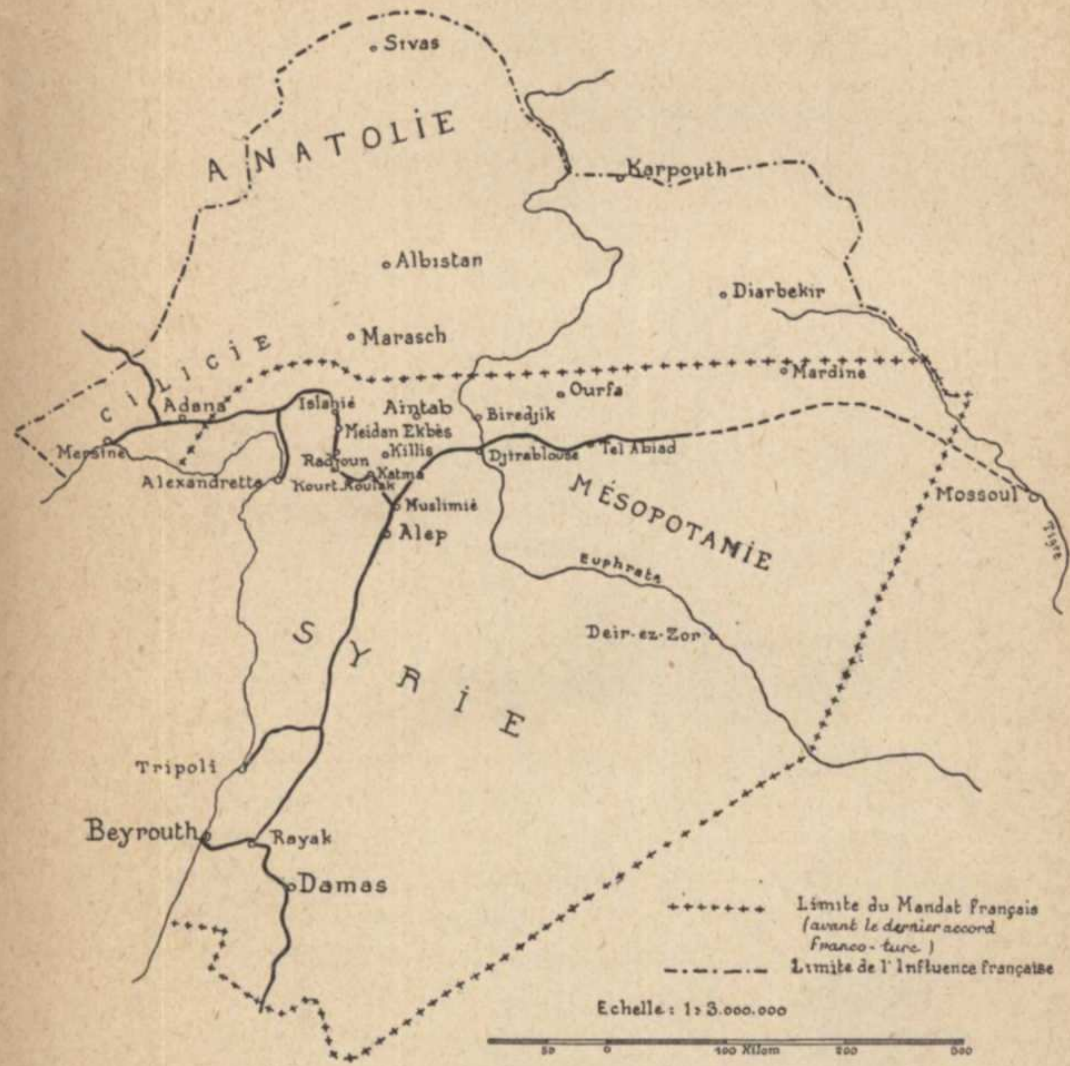
Après le départ de cette première colonne (28 février), il ne resta plus à Katma qu'un peu moins de deux compagnies pour assurer la défense de la base, protéger l'état-major, les services, les dépôts de toutes sortes et escorter les trains circulant entre Muslimie et Méidan-Ekbès. Les chefs de bandes ne l'ignoraient pas, aussi des bruits d'attaque parvenaient-ils au service des renseignements presque tous les jours; les Chérifiens d'Alep, d'Azaz et de Katma — un de leurs postes était installé à l'intérieur même de la base française — nous suscitaient les plus grands ennuis; interdisant à la population de nous ravitailler en quoi que ce soit, renseignant les agitateurs sur nos forces et nos mouvements et les engageant à attaquer nos bivouacs et nos convois.

Tout cela dit pour bien montrer que les débuts des opérations de la 2<sup>e</sup> division dans le Nord syrien ont été des plus laborieux, et qu'il a fallu à son chef payer de patience, d'énergie et de ténacité pour faire face et triompher de toutes ces difficultés.

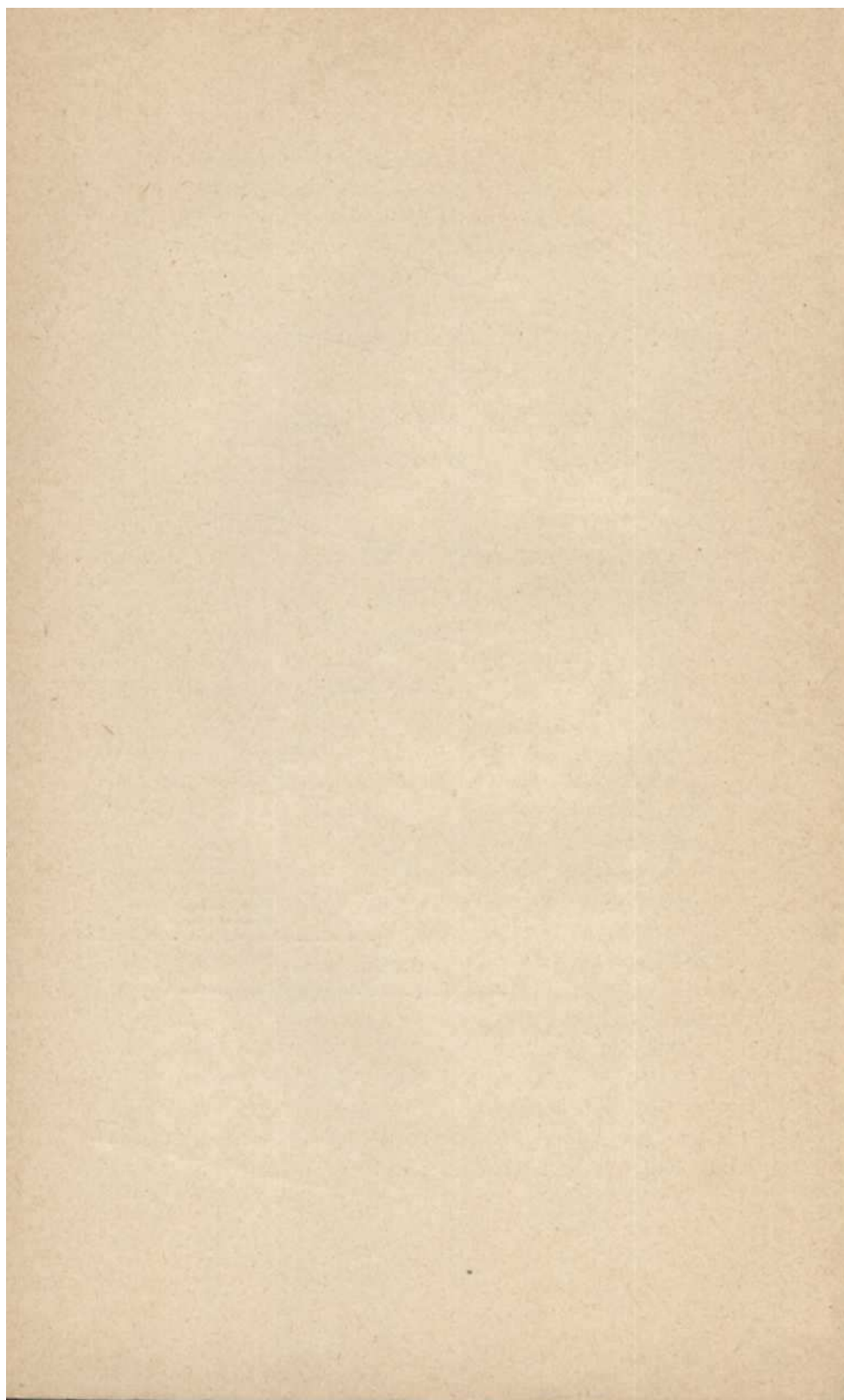
A la fin mars, la situation devint meilleure; la colonne dont il est question ci-dessus, commandée par le colonel Normand, avait pu ravitailler nos postes de la voie ferrée jusqu'à Tel-Abiad et secourir notre garnison de Biredjik, assiégée dans les bâtiments mêmes qu'elle occupait; d'autre part, troupes, vivres et munitions avaient pu être concentrés à Katma; une nouvelle colonne fut alors organisée en vue de conduire à notre garnison d'Aïn-Tab un important convoi de ravitaillement.

---





Croquis n° 1.



# LA VIE MILITAIRE AU LEVANT

En colonne pendant un an dans le Nord syrien et en Mésopotamie

Mars 1920 — Mars 1921.

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

**Première colonne d'Aïn-Tab (25 mars - 5 avril 1920).**

(Voir croquis n° 2.)

La colonne, sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa, comprend :

Trois bataillons d'infanterie (un de tirailleurs algériens, un de tirailleurs sénégalais, le troisième d'infanterie coloniale);

Deux escadrons de spahis (dont un à pied), devant se remonter à Aïn-Tab avec les chevaux disponibles des deux escadrons qui y sont en garnison;

Une batterie de 65 de montagne;

Une demi-section du génie;

Une compagnie du train (renforcée par des voitures de réquisition; au total, 400 voitures avec les trains régimentaires des unités);

Une ambulance.

En chiffres ronds : 2.500 hommes et 1.400 animaux.

*Le terrain.* — La route de Killis à Aïn-Tab passe dans une succession de défilés : Sniab-Sou, Kasikli, Elmali, Kutchuc-Kizil-Hissar, défilés étroits qui lais-

sent la route à bonne portée de fusil des crêtes situées de part et d'autre.

Deux positions ont été organisées par les bandes : l'une sur les hauteurs nord de Kasikli, battant le pont sur le Balik-Souyou, l'autre sur les crêtes d'Elmali, défendant l'entrée du défilé du même nom.

*L'ennemi.* — Les renseignements recueillis concordent tous pour fixer à un millier d'hommes environ l'effectif des bandes qui gardent la route, auquel il faut ajouter un nombre au moins égal de villageois armés, qui, sans aucun doute, se mettront contre nous au moment de l'alerte; on annonce, enfin, que des détachements importants viendraient de Marasch et de l'est renforcer notre adversaire dès que la colonne française se sera mise en route; il n'est pas question encore de troupes régulières turques. L'ennemi disposerait de huit mitrailleuses; on parle même de un ou deux canons, mais ce dernier renseignement est douteux.

*Exécution.* — La colonne part de Killis le 25 mars, à 15 heures, et va bivouaquer à huit kilomètres plus loin, à côté du petit village d'Atar; c'est le « démarage » qui permet à chacun de bien connaître sa place et aux unités de ce que sera leur mission.

Le dispositif de marche est le suivant :

Avant-garde :

- Un peloton de cavalerie;
- Deux compagnies d'infanterie et un peloton de mitrailleuses;
- Une demi-section du génie;
- Une demi-batterie de 65 (avec un peloton de cavaliers à pied comme soutien).

Les flancs-gardes et l'arrière-garde comprennent chacune :

Deux compagnies d'infanterie et un peloton de mitrailleuses;

Un demi-peloton de cavalerie.

Les éléments ci-après sont réservés et marchent en tête du convoi, à 1.000 mètres environ de la queue de l'arrière-garde :

Un demi-peloton de cavaliers montés;

Trois pelotons de cavaliers à pied;

Une demi-batterie de 65;

Un peloton de mitrailleuses.

Les voitures sont groupées en quatre sections commandées chacune par un officier, le tout sous la direction du capitaine commandant la compagnie du train.

L'avant-garde marche en triangle, par colonnes de groupes, encadrant les mitrailleuses, et plus ou moins espacées, suivant le terrain; le dispositif peut couvrir un front de plus d'un kilomètre dans les circonstances favorables.

Chaque flanc-garde est en colonnes de sections échelonnées, se débordant, vers l'extérieur, de la tête au milieu de la formation, et, vers l'intérieur, du milieu à la queue; les fractions extrêmes sont en liaison à la vue et par le feu avec les éléments des ailes de l'avant-garde et de l'arrière-garde, intervalles et distances variables suivant le terrain; la section la plus éloignée sur chaque flanc à environ 1.000 mètres de la route suivie par le convoi.

L'arrière-garde est, à peu de chose près, disposée comme l'avant-garde, le sommet du triangle vers l'extérieur.

Ce dispositif n'est qu'un schéma, applicable à peu près intégralement en plaine, fortement modifiable lorsque le terrain et les circonstances le demandent, mais les officiers et les gradés doivent s'en inspirer,

car il aide à la bonne compréhension du mécanisme de défense du convoi; le dispositif permet, en effet, à chaque face, de faire front à l'attaque dans le minimum de temps et avec tout, ou la plus grande partie, de son effectif.

La distance minimum de 1.000 mètres indiquée ci-dessus comme devant séparer la colonne des voitures de chaque flanc-garde est commandée par la nécessité de mettre, autant que possible, le convoi à l'abri des balles ennemies.

Ce schéma n'a presque pas été appliqué au cours de cette colonne, le terrain ne s'y prêtant pas, mais il l'a été intégralement plus tard, dans les plaines du Sadjour et en Mésopotamie, où il a largement fait ses preuves.

#### JOURNÉE DU 25 MARS.

Le « démarrage » se fait sans difficulté, les jardins et oliveraies de Killis sont fouillés, rien de suspect n'y est rencontré. La colonne stationne à proximité du village d'Atar, vide de ses habitants, mais depuis peu de temps, car chiens, chats et poules s'y trouvent encore.

Bivouac en carré, les quatre faces respectivement gardées par les mêmes éléments constituant les faces de marche, l'artillerie à l'intérieur de la formation, les pièces en surveillance sur les points d'où l'ennemi pourrait troubler, pendant la nuit, la tranquillité du bivouac; les animaux et les voitures parqués à l'intérieur du carré; des tranchées pour groupes de combat et des emplacements de mitrailleuses sont aménagés sur les faces; les flanquements sont étudiés et assurés, la surveillance est exercée par un service de quart rigoureux.

JOURNÉE DU 26 MARS.

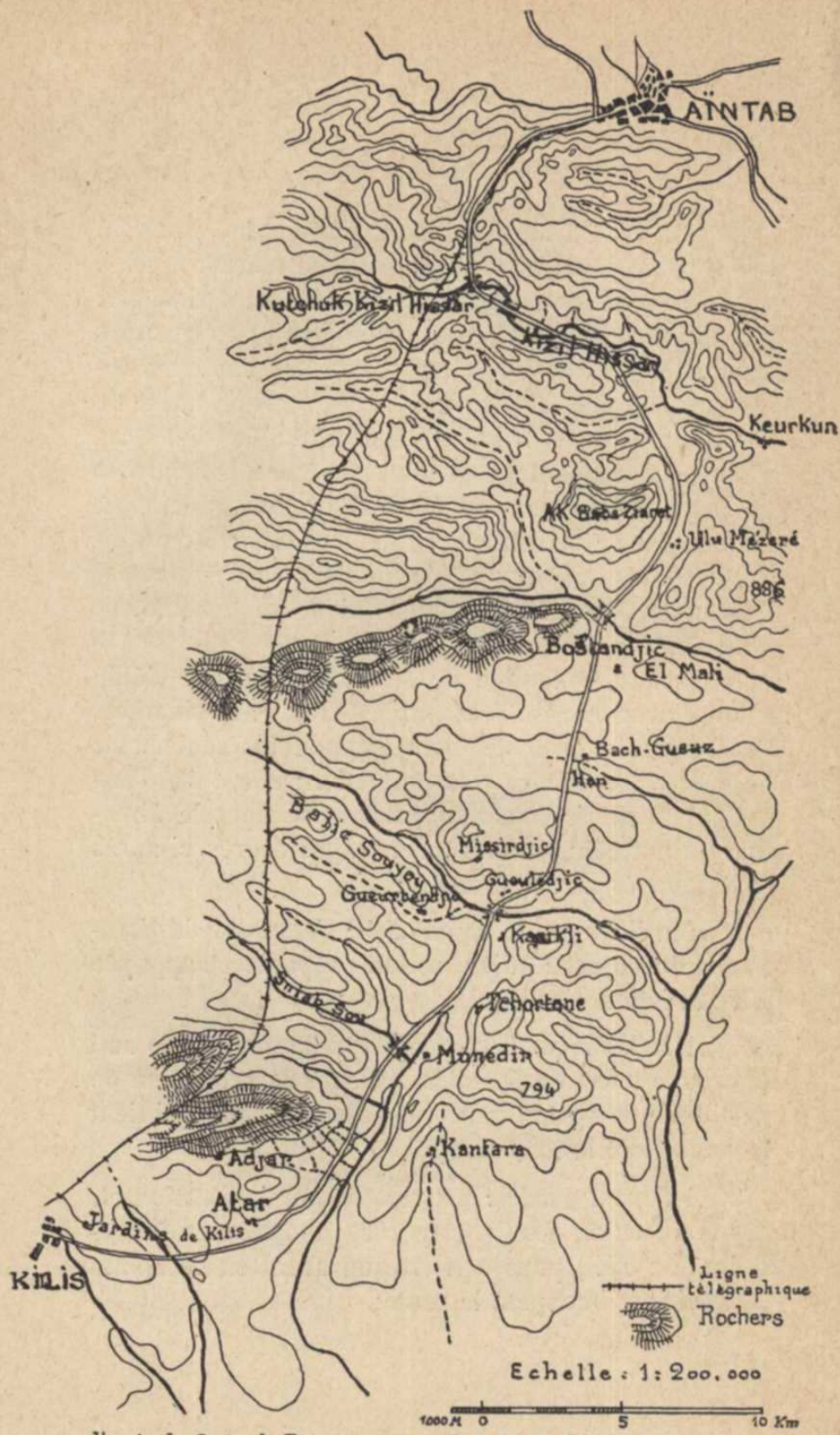
La nuit a été tranquille; nous partons à 5 h. 30, il fait à peine jour; même dispositif de marche que la veille. A 6 heures, des coups de fusil sont tirés sur les cavaliers d'avant-garde; on aperçoit des groupes ennemis à gauche de la route, sur les hauteurs rocheuses d'Adjar, et à droite, sur la croupe ouest de Kantara; d'autres fractions sont installées dans les ravins qui coupent perpendiculairement la route et qui sont autant de tranchées naturelles difficiles à fouiller par notre artillerie. Plus au loin, à 5 ou 6 kilomètres, les hauteurs est de Munédir sont également tenues par des détachements qui ne se dissimulent nullement.

Il n'est pas possible de s'engager dans le défilé avant d'avoir chassé l'ennemi des crêtes avoisinantes; l'avant-garde, forte de deux compagnies seulement, ne peut entreprendre cette opération; elle doit, d'autre part, couvrir constamment le gros dans la direction de marche; en conséquence, les ordres ci-après sont envoyés aux intéressés :

1° *A la flanc-garde de gauche* : s'emparer des hauteurs rocheuses d'Adjar, action préparée et appuyée par la section d'artillerie du gros;

2° *A la flanc-garde de droite* : aborder par le sud la croupe ouest de Kantara, et, sous la protection de l'artillerie de l'avant-garde, chasser l'ennemi qui tient le sommet de la hauteur;

3° *A l'avant-garde* : progresser par infiltration et, dès que l'action des flancs-gardes commencera à produire son effet, pousser ferme en avant en nettoyant les ravins qui coupent la route;



d'après la Carte de Reconnaissance de l'E.M. Ottoman.

Croquis n° 2.



4° *Au commandant du convoi* : faire serrer les voitures et les disposer sur plusieurs rangs pour diminuer la profondeur de la colonne; installer sur les flancs les isolés et une partie des conducteurs pour parer, le cas échéant, aux attaques qui pourraient se glisser sur le terrain laissé libre, par le mouvement en avant des flancs-gardes;

5° Le commandant de l'*arrière-garde* reçoit communication de tous ces ordres et il lui est recommandé de surveiller tout particulièrement les flancs du convoi vers l'arrière.

La progression des flancs-gardes est très lente au début, en raison du feu très vif et bien ajusté de l'ennemi; celui-ci, invisible, terré dans ses trous, ou caché derrière des rochers, est difficile à repérer; toutefois, nos canons de montagne remplissent bien leur mission et, vers 10 heures, la croupe de Kantara est enlevée par la flanc-garde de droite.

De l'autre côté de la route, la tâche est plus difficile, l'escalade des rochers est pénible, l'ennemi se cramponne énergiquement à sa position qu'il sent forte; l'artillerie de l'avant-garde, qui a achevé sa mission d'accompagnement de la flanc-garde de droite, reçoit l'ordre de reporter son tir sur les rochers d'Adjar pour doubler l'action de la section de 65 du gros; la batterie entière exécute alors une bonne préparation d'une vingtaine de minutes, à la suite de laquelle coloniaux et Sénégalais partent à l'assaut; les Turcs n'attendent pas le choc, ils se replient de rocher en rocher, harcelés par nos feux, et vont disparaître dans de profonds ravins qu'ils utilisent ensuite pour retraiter vers l'ouest.

A 12 h. 30, les hauteurs du défilé sont à nous, la marche est reprise, les flancs-gardes progressent par

les crêtes; à mesure que l'on avance, les collines de Munédir se dégarnissent et, lorsque nous arrivons à leur hauteur, il n'y a plus personne dessus, les bandes se sont retirées vers le nord sans combattre.

A 14 heures, la colonne passe sur le pont du Sniab-Sou, et, comme elle ne peut atteindre avant la nuit le ruisseau de Kasikli, elle bivouaque à un kilomètre environ au delà du pont, sur un terrain hors de portée des balles qui pourraient être tirées des hauteurs environnantes.

Les pertes de la journée sont de : 2 tués, dont 1 officier; 8 blessés, dont 1 officier.

#### JOURNÉE DU 27 MARS.

La nuit s'est passée bien tranquillement; au lever du jour, la colonne se met en route; à 6 h. 30, l'avant-garde signale l'occupation, par les bandes, des hauteurs du défilé de Kasikli; les flancs-gardes progressent par les crêtes; celle de droite déloge de la croupe est de Tchortane une vingtaine de villageois armés qui tiraillent sur l'avant-garde, pousse sur le mamelon de Kasikli, franchit à gué le Balik-Souyou et atteint la hauteur au nord sans rencontrer de résistance sérieuse; de ce côté, l'ennemi reste indécis, ne réagit que peu et s'efface vers l'est au fur et à mesure que nous avançons.

C'est également ce qui se passe à l'ouest de la route; la flanc-garde de gauche atteint aisément la croupe de Gueurtendjic et pousse une compagnie de l'autre côté de la rivière, sur Missirdjic.

L'avant-garde ne trouve rien devant elle jusqu'au pont sur le Balik-Souyou, mais, de l'autre côté, elle est accueillie par une vive fusillade provenant de tranchées établies à côté de la route, sur les pentes du

plateau sud de Bachgeuz; l'artillerie canonne les occupants — une centaine environ — et les met facilement en fuite; toute la colonne se porte ensuite sur le plateau, où un arrêt est ordonné pour permettre aux attelages de souffler, après la pénible montée de Gueurtendjic.

La marche est reprise à 12 h. 30; l'avant-garde disperse une bande de 200 hommes installée vers le han de Backgeuz, elle passe ensuite sur le pont du ruisseau où des traces de destruction sont relevées; les pierres du parapet gisent dans les fossés, mais la voûte est intacte et les voitures peuvent passer sans crainte.

A hauteur de Bostandjic, la cavalerie de pointe est accueillie par un feu très vif de mousqueterie et de mitrailleuses; les crêtes du défilé d'El-Mali sont fortement tenues; c'est là que va se livrer le grand combat; les renseignements recueillis sur place confirment ce que l'on sait déjà, savoir : que l'adversaire résistera opiniâtrément sur cette position solide et bien organisée. Il est près de 15 heures, dans trois heures, il fera nuit; on ne peut espérer forcer le défilé pendant ce qui reste de jour; d'autre part, l'installation au bivouac, dans l'obscurité, après un engagement, est chose délicate; enfin, les animaux n'ont pas encore bu de la journée et il est prudent de les conduire à l'abreuvoir, au ruisseau de Bachgeuz, avant la nuit.

Ordre est donc donné de stationner à cheval sur la route, à 3 kilomètres environ au sud de Bostandjic; l'installation se fait sans incident, et, comme l'on est au contact immédiat de l'ennemi, la moitié de l'effectif — au lieu du quart ordinairement — va veiller pendant la nuit.

Pertes de la journée : 3 blessés.

*Journée du 28 mars.*

A 4 heures, en pleine obscurité, quelques coups de fusil sont tirés sur le bivouac; chacun vole à son poste, mais ce n'est qu'une alerte; tout se tait au bout de quelques minutes.

A l'aube, la colonne reprend sa marche dans le même dispositif que les jours précédents; à 6 heures, une fusillade nourrie arrête les cavaliers de pointe en face de Bostandjic.

Avant d'aller plus loin sur la route, il faut déloger l'adversaire des hauteurs qu'il occupe; c'est l'affaire des flanc-gardes, qui en reçoivent l'ordre et qui sont appuyées chacune par une section d'artillerie de montagne; la flanc-garde de gauche est aidée dans son action par une compagnie de l'avant-garde, qui reçoit comme objectif la partie est de l'éperon rocheux nord de Bostandjic.

A gauche de la route, après une bonne préparation par le 65, l'assaut est déclanché; il réussit parfaitement, la croupe rocheuse est brillamment enlevée à la baïonnette; les Turcs fuient vers le nord, beaucoup tombent sous nos feux; les éléments du gros de la colonne compteront tout à l'heure, à côté de la route qu'ils vont suivre, 15 cadavres, dont ceux de deux gendarmes turcs, sur une distance de moins de 100 mètres.

Pendant que cette action se déroule à l'ouest de la route, la flanc-garde de droite aborde les pentes des hauteurs est du défilé; il existe là des ravins dans lesquels s'abrite l'ennemi, et d'où il tire sur nous avec ses mitrailleuses, sans qu'il soit possible de le repérer très exactement; la tâche de l'artillerie en est rendue plus difficile et la progression de ce côté est très ra-

lentie. Mais notre installation sur les rochers de Boslandjic permet de prendre en flanc les défenseurs du massif est; craignant pour leur retraite, tirailleurs et mitrailleurs turcs abandonnent leurs positions et se retirent par les ravins qui coupent la hauteur en son milieu; notre artillerie exécute sur eux une série de rafales heureuses qui sèment la panique, et on assiste à une fuite désordonnée dans toutes les directions d'isolés et de petits groupes ennemis.

A 9 heures, l'entrée du défilé est libre, le convoi s'y engage, l'avant-garde va occuper le col d'Ulu-Mezeré, la flanc-garde de droite s'établit sur les crêtes à l'est du village, la flanc-garde de gauche s'installe sur la croupe Ak-Baba-Ziaret, pendant que les voitures montent la forte et longue rampe qui mène au col, et que la batterie de montagne ouvre le feu à 4.000 mètres sur des bandes en pleine retraite vers le nord-est.

Après un repos d'une heure à Ulu-Mezeré, la colonne reprend sa marche; elle ne rencontre plus de résistance, et, vers 11 heures, près de Kutchuc-Kizil-Hissar, les cavaliers de l'avant-garde entrent en liaison avec les spahis d'Aïn-Tab. La garnison, prévenue par message de l'approche du convoi, a mobilisé tout son monde et, sur l'ordre du colonel Flye Sainte-Marie, commandant la zone, est allée occuper les hauteurs nord du défilé de Kutchuc; elle a facilement dispersé avec ses canons de 75 des groupes de tchetés (irréguliers), qui avaient l'intention de nous arrêter au col de Kutchuc et a envoyé sa cavalerie prendre position sur les crêtes sud du Kizil-Hissar; la route est ainsi gardée jusqu'à Aïn-Tab.

La colonne s'arrête pour manger au ruisseau de Kizil-Hissar, où elle trouve de l'eau et où viennent la rejoindre quelques officiers du poste d'Aïn-Tab : échange d'impressions et joie de nos camarades en

apprenant qu'un volumineux courrier leur est apporté par le convoi; depuis près de trois mois ils n'ont reçu aucune nouvelle de leur famille!

La colonne entre à Aïn-Tab à 16 heures; elle défile alertement devant le commandant de la zone et s'installe au bivouac à l'est de la ville; les directions dangereuses sont tout particulièrement surveillées, les précautions habituelles de sûreté sont prises et vérifiées avant la nuit.

Les pertes de la journée sont sensibles : 2 tués, dont 1 officier; 14 blessés, ce qui fait un total, pour les trois jours de combat, de : tués, 4, dont 2 officiers; blessés, 25, dont 1 officier.

Les pertes ennemies ne peuvent être évaluées exactement : 26 cadavres ont été vus par nous le premier jour, 17 le second, 46 le troisième. Total : 89. Ce chiffre ne s'entend que des cadavres comptés par les commandants de l'avant-garde et des flancs-gardes, au cours de leur progression; les pertes réelles sont naturellement plus élevées; quelques jours plus tard, nous apprendrons que les Turcs accusent une centaine de morts et 300 blessés.

#### SÉJOUR A AÏN-TAB.

La colonne stationne à Aïn-Tab jusqu'au 1<sup>er</sup> avril, pour emmagasiner les vivres et les munitions apportés par le convoi et pour relever certaines unités de la garnison qui doivent rentrer à Killis; travail et mouvements se font en pleine tranquillité, pas un coup de fusil n'est tiré sur le bivouac.

Nous pouvons aller en ville turque et, sous prétexte d'achats dans les boutiques, nous nous rendons compte de l'attitude des habitants à notre égard; il n'y a aucun doute : l'accueil est plutôt froid. La ville

est garnie de tchétés (irréguliers) qui faisaient partie des bandes qui nous ont combattu ces jours derniers; lorsque nous les croisons, ils se dérangent à peine de leur chemin et leur regard a quelque chose de féroce et de haineux qui augure mal pour l'avenir.

Il ne peut d'ailleurs en être autrement ici : Aïn-Tab est un centre important de propagande kémaliste; tous les fonctionnaires sont nationalistes; ils ont reçu l'ordre d'Angora de fanatiser les populations contre nous; pour y arriver, tous les moyens leur sont bons, et il n'est pas de vilénies et de calomnies qu'ils ne répandent sur la conduite que nous aurons, vis-à-vis des populations musulmanes, dans les pays qui resteront sous notre mandat.

Le mutessarif (préfet) qui commande le sandjak est un des principaux artisans de la situation troublée actuelle; il est marié à une femme turque cultivée, qui parle très bien français et qui est peut-être encore plus kémaliste que son mari; toutefois, les relations du mutessarif Djellal-Eddine, avec les autorités françaises, sont correctes en apparence, mais nous avons les preuves qu'en dessous ce fonctionnaire travaille très ferme contre nous.

Nous lui faisons une visite le 29 mars, pour lui parler des faits anormaux que nous avons relevés au cours de la marche du convoi.

Djellal-Eddine nous reçoit au konak (préfecture), assisté de son commandant de gendarmerie; d'un aspect extérior plutôt négligé, avec une physionomie très mobile et un regard intelligent, mais faux, ce fonctionnaire a tout de même une certaine distinction dans ses manières et dans sa façon de parler. Il nous fait apporter la traditionnelle tasse de café et l'habituelle cigarette et place ostensiblement sur sa table la photographie (sur carte postale) de notre maître

Loti, dont il nous parle avec chaleur, comme d'un véritable ami des Turcs; très finement, il nous donne à entendre que tous les Français ne sont malheureusement pas comme lui.

Nous entrons ensuite dans le vif du sujet, objet de notre visite; nous exprimons à Djellal-Eddine notre déception et notre étonnement d'avoir trouvé sur notre route presque tous les villages évacués, et d'avoir constaté que les villageois ont fait cause commune avec les bandes contre le convoi.

— Si les habitants ont quitté leur village, répond-il, c'est qu'ils ont eu peur du soldat français; ils ont dû se cacher quelque part, mais n'ont certainement pas prêté main-forte aux bandits; ils doivent avoir réintégré leurs demeures après le passage de la colonne.

Nous indiquons au mutessarif que les quelques habitants invalides, restés dans les villages, nous ont affirmé que les campagnards avaient rejoint les bandes, par force, disaient-ils, mais de leur propre gré, croyons-nous.

Djellal-Eddine n'en croit rien.

— Nous avons également constaté, lui disons-nous, que des gendarmes du sandjak se trouvaient avec les rebelles, les cadavres de deux d'entre eux, tués le 28, ont été identifiés vers Bostandjic.

Le mutessarif interroge du regard son commandant de gendarmerie, lequel fait un signe de dénégation, et Djellal-Eddine de répondre aussitôt que nous avons dû nous tromper, il n'y avait pas de gendarmes de ce côté-là, le 28.

Et il en est ainsi pour d'autres faits que nous signalons encore; la réponse est invariable : « Nous nous sommes trompés; si la chose était réelle, lui, mutessarif, en aurait connaissance. »

Quelque peu indisposés de nous voir traiter comme



des naïfs, nous déclarons à Djellal-Eddine que notre but, en venant le voir, était de l'informer des choses anormales que nous avons constatées et vérifiées par nous-mêmes, pensant que le mutessarif joindrait ses efforts à ceux des Français pour calmer les esprits et ramener la confiance dans la région, comme le recommande le traité de Sèvres, signé par la France et la Turquie; mais que, devant les réponses qui nous sont faites, qui toutes contestent le bien-fondé de ce que, très loyalement, nous avançons, il ne nous reste plus qu'à nous retirer.

Djellal-Eddine change alors de ton et nous prie de rester; il change aussi de tactique; il ne conteste plus rien, et même, dit-il, il peut se faire que des gendarmes aient été envoyés en service dans la région de Killis et qu'ils se soient trouvés avec les bandits au passage de la colonne française; il va faire une enquête et, s'il y a faute, il prendra des sanctions.

Nous lui demandons alors de donner des ordres pour faire rentrer les paysans chez eux et d'inviter les bandes à quitter le pays, afin d'éviter de nouvelles effusions de sang.

— J'agirai auprès des villageois, nous répond-il, sans être cependant très assuré du succès; quant aux bandes, je n'ai aucune action sur elles.

— Comment se fait-il alors, disons-nous, que, sur simple laisser-passer délivré par votre administration, elles laissent les Américains circuler librement?

Djellal-Eddine certifie qu'il n'a jamais signé de laisser-passer.

Nous lui en montrons un, portant le cachet du sandjak.

Le mutessarif regarde attentivement, cherche sa réponse, et déclare que le document ne porte pas sa signature; quant au cachet, il ne s'explique pas qu'il ait été apposé là-dessus.



Ain-Tab (quartier turc).



Ain-Tab (la citadelle).

Nous abrégeons notre visite, et en prenant congé, nous emportons l'impression que Djellal-Eddine est et sera toujours, pour nous, un ennemi fanatique et irréductible.

#### RETOUR SUR KILLIS.

Le 1<sup>er</sup> avril, la colonne, quelque peu modifiée par les relèves opérées à Aïn-Tab, en exécution des ordres de la division, se met en route pour rentrer à Killis.

A 6 heures, l'avant-garde se heurte à des groupes ennemis en position sur les crêtes du col de Kulchuk-Kizil-Hissar; un tir précis et rapide d'une batterie de 75, que nous ramenons avec nous, disperse les bandes qui ne tentent plus de revenir au combat.

Plus à l'est, la flanc-garde de gauche est aux prises avec des tirailleurs irréguliers embusqués dans les rochers du plateau sud d'Aïn-Tab; le peloton de cavalerie de cette flanc-garde, qui s'est aventuré sur ce terrain, de parcours difficile pour les chevaux, a dû mettre pied à terre pour combattre, il n'est plus libre de ses mouvements et l'ennemi tente de l'encercler; sa situation devient rapidement critique; une compagnie d'infanterie part à son secours, tandis que l'artillerie bat les arrières du plateau pour interdire l'arrivée de tout renfort adverse; au bout de vingt minutes de combat, le peloton est dégagé et ramené à sa flanc-garde.

Quelques coups de fusil encore sont tirés, mais de très loin, sur l'arrière-garde; la colonne poursuit ensuite tranquillement sa marche jusqu'au bivouac d'El-Mali, où elle reprend ses emplacements du 27 mars; elle stationne au Sniab-Sou le 2 avril et rentre à Killis le lendemain, où un bel ordre du jour du général commandant la division vient récompenser l'entrain et le courage dont nos braves soldats ont fait preuve pendant ces journées de combat.

## CHAPITRE II.

### COLONNE DE L'EST.

Première période (9 au 15 avril 1920).

(Voir croquis n° 3.)

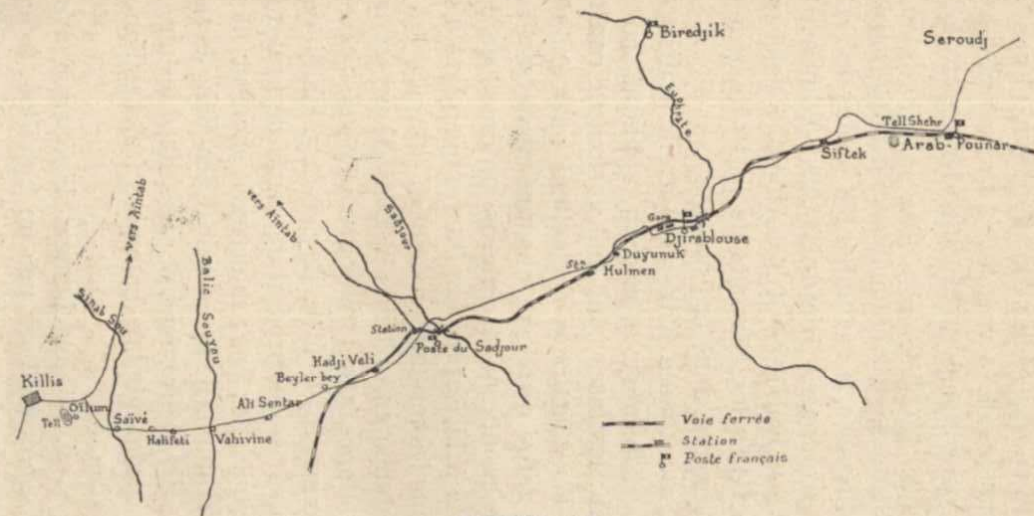
Aussitôt après la rentrée à Killis du convoi d'Aïn-Tab, la 2<sup>e</sup> division organise une nouvelle colonne en vue d'opérations à effectuer au delà de l'Euphrate, en Mésopotamie.

Nos postes, de ce côté, sont tous plus ou moins menacés et les garnisons françaises d'Ourfa et d'Arab-Pouzar sont encerclées et assiégées. Dans ces régions, la propagande nationaliste, conduite par le mutessarif d'Ourfa, Ali Riza Bey, et le capitaine de gendarmerie Ali Saïd, a réussi à soulever contre nous une bonne partie des tribus kurdes. Pour aller rétablir l'ordre et affirmer notre autorité, aussi loin de notre base militaire, il est indispensable d'agir avec une force imposante; c'est l'avis du lieutenant-colonel Capitrel, commandant la zone de Djirablouse; c'est aussi celui du colonel Normand : deux officiers qui connaissent parfaitement le pays et la situation.

L'état-major de Killis met sur pied une forte colonne, qui prend le nom de « *colonne de l'Est* » et qui est placée sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa.

Elle comprend : quatre bataillons d'infanterie, un demi-régiment de cavalerie; une batterie de 65 de montagne, une batterie de 75, une section du génie, une compagnie du train des équipages, une ambulance.

Un officier du service des renseignements, un payeur et un chirurgien sont affectés au détachement.



Croquis n° 3.

Enfin, les trains de ravitaillement devant pouvoir pousser sur le Bagdad, jusqu'à Arab-Pounar et, au besoin, jusqu'à Tel-Abiad, un ingénieur et des équipes de spécialistes de la voie, avec du matériel, sont embarqués à Katma pour exécuter les réparations qu'il y aurait lieu de faire.

La mission de la colonne consiste à dégager les garnisons attaquées, à ravitailler les postes de l'est (Sadjour, Djirablouse, Biredjik, Arab-Pounar, Ourfa, Karab-Nias, Kul-Tépé et Tel-Abiad), à relever et ramener à Killis les éléments de la 1<sup>re</sup> division qui se trouvent encore dans ces postes.

La colonne quitte Killis le 9 avril; le dispositif de marche est le même que celui appliqué au convoi d'Aïn-Tab; les faces sont plus fortement constituées, puisque les effectifs le permettent : l'avant-garde et l'arrière-garde disposent chacune d'une section d'artillerie de montagne et, au gros, un escadron de cavalerie reste à la disposition du commandant de la colonne pour les missions spéciales.

La distance entre Killis et le Sadjour est franchie en deux étapes, par l'itinéraire : Oilum, Saïve, Halifeti, Vahvine, Ali-Sentar, Beyler-Bey, Hadji-Véli. Aucun incident ne se produit en cours de route; les villageois sont chez eux; interrogés sur leur participation aux combats de la colonne d'Aïn-Tab, ils se défendent tous d'y avoir coopéré; mais, dans les cimetières, un assez grand nombre de tombes fraîches témoignent du contraire.

Le 11 avril, le détachement bivouaque à côté du poste de Sadjour, tenu par un bataillon, lequel doit entrer dans la composition de la colonne; cette unité est relevée par une compagnie amenée de Killis, en même temps que sont débarqués des vivres et des munitions transportés par les trains partis de Katma, lesquels viennent de nous rejoindre.

Assez tard, dans la nuit, un Arabe des environs, X... (1), nous apporte des renseignements; il est le chef de plusieurs villages et s'est déclaré pour nous dès notre arrivée dans le pays; il nous a déjà rendu quelques services; mais il est très surveillé par les nationalistes turcs, aussi ne vient-il au poste que pendant les nuits noires, quand il est certain de n'être pas découvert.

« Tant que vous ne laisserez pas dans notre région, nous dit-il, des forces suffisantes pour en imposer aux Kémalistes, les tribus et les villages ne viendront pas ouvertement à vous; la population n'aime pas les nationalistes, qui la pillent et la maltraitent, mais elle a peur d'eux et craint leurs représailles. Assurez notre tranquillité d'une façon certaine, non pas par des colonnes qui ne font que passer, mais par des postes qui restent et nous protègent; vous verrez alors les chefs de tribus et de villages venir se placer aussitôt sous votre protection et vous aider loyalement dans votre œuvre de pacification et de civilisation. »

X... nous dit aussi que des bruits fâcheux courent dans la campagne au sujet de la garnison française d'Ourfa; elle se serait rendue aux Turcs après avoir vainement essayé de rompre le blocus qui l'enserrait. Cette nouvelle nous étonne, car des renseignements récents nous montraient, au contraire, la situation de notre poste comme bonne; nous ne pouvons, néanmoins, nous soustraire à une certaine inquiétude.

Le 12 avril, la colonne fait route sur Djirablouse, étape de 38 kilomètres, par une chaleur déjà forte; les trains partent en même temps que nous, escortés par

---

(1) Le lecteur comprendra qu'il n'est pas possible, dans cette étude, d'indiquer les noms des indigènes, chefs ou autres, qui ont rendu des services à la cause française; ce serait les désigner aux représailles de nos adversaires.

un bataillon de tirailleurs algériens; ils marchent lentement et sont souvent obligés de s'arrêter pour réparer la voie; jusqu'à Duyunuk, ce ne sont que des boulons et des éclisses à remettre, mais à hauteur de ce village, c'est une coupure importante qui nécessite une journée de travail; le bataillon d'escorte prend son dispositif de protection et la colonne continue sa marche sur Djirablouse, où elle arrive sans incident vers 17 heures.

Le lieutenant-colonel Capitrel, commandant la zone, n'a encore rien appris au sujet d'Ourfa; mais, dans la soirée, il reçoit un renseignement d'un chef kurde, précisant que notre malheureuse garnison, autorisée par les Turcs à sortir de la ville, a été attaquée par eux et en partie massacrée, le 11 avril, vers Sarimaghara, sur la route de Séroudj. Nous sommes consternés; nous arrivons trop tard et nous ne pouvions cependant être prêts plus tôt.

La fâcheuse nouvelle est télégraphiée au commandement; le lendemain, un avion venant de Killis apporte des ordres modifiant la mission primitive de la colonne de l'est; cette dernière doit se porter, sans retard, sur Aïn-Tab, où notre poste est à nouveau sérieusement menacé, cette fois par des réguliers, au nombre de 3.000 à 4.000, pourvus de mitrailleuses et de canons.

La colonne de l'est est alors divisée en deux détachements : l'un, comprenant la plus grosse partie des forces, placé sous les ordres du colonel Normand, se met en route sur Aïn-Tab le 14 avril au matin; l'autre, constitué par un bataillon de tirailleurs algériens, un escadron de spahis et une batterie de montagne, sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa, reçoit l'ordre d'aller opérer dans la région d'Arab-Poumar, à l'est de l'Euphrate.



### CHAPITRE III.

#### COLONNE D'ARAB-POUNAR

Première période (15 avril au 4 mai 1920).

(Voir croquis n° 3 et 4.)

C'est une bien petite colonne comprenant, comme nous venons de le voir : un bataillon de tirailleurs algériens, un escadron de spahis, une batterie de montagne.

Sa mission, il est vrai, n'est pas de s'aventurer au loin, puisque son effectif ne le lui permet pas; elle doit tout d'abord dégager le poste d'Arab-Pounar, encerclé par des bandes turques, et exécuter ensuite des tournées de police à faible rayon dans les environs du poste, notamment sur le territoire de la tribu kurde des Alaéddines, dont le chef, Chahim bey, est notre irréconciliable ennemi; elle doit aussi chercher à recueillir les rescapés de notre infortunée garnison d'Ourfa et se renseigner sur les personnalités et les tribus qui ont organisé et exécuté le massacre de Sarimaghara.

La colonne part de Djirablouse le 15 avril à la pointe du jour; le lieutenant-colonel Capitrel, commandant la zone, se joint à nous; le chef kurde Z..., de la tribu amie des Kitkanes, nous accompagne; ses guerriers sont rassemblés à Sifteck, première station sur le Bagdad, au delà de l'Euphrate. Ils veulent prendre part à notre attaque sur Arab-Pounar.

La petite colonne encadre les trains dans lesquels ont été embarqués bagages, vivres, munitions et même les voitures qui, plus tard, nous serviront dans

nos opérations autour d'Arab-Poumar. La région que nous traversons est calme, nous sommes sur le territoire de nos amis les Kitkanes et n'avons, par conséquent, rien à craindre de la population.

La voie ferrée a été l'objet de destructions et de détériorations de la part des nationalistes; nous nous arrêtons souvent pour exécuter des réparations et nous stoppons tout à fait à un kilomètre avant d'arriver à la station de Sifteck, où nous rencontrons une coupure importante faite de ponceaux sautés et de rails jetés au bas des remblais; la réfection demandera au moins deux bonnes journées de travail.

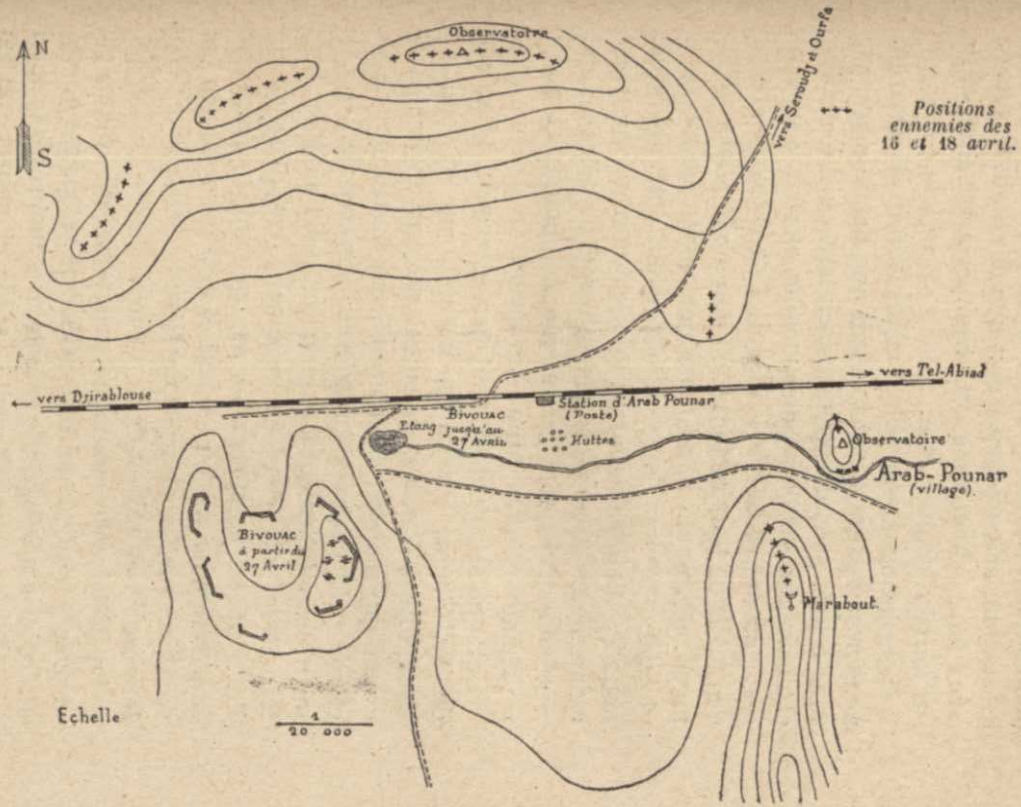
Nous bivouaquons sur place; comme il n'y a pas d'eau à proximité, les animaux vont à l'abreuvoir au village de Sifteck, où on ne trouve que deux puits et où il faudra cinq heures pour faire boire tous les chevaux.

Nous ne sommes qu'à une vingtaine de kilomètres d'Arab-Poumar; on entend distinctement le canon turc qui bombarde notre poste; les vedettes de cavalerie placées sur les hauteurs aperçoivent les éclatements. Les renseignements qui nous parviennent sont bons; notre poste résiste bien, ses mitrailleuses tiennent à distance les fantassins ennemis et rendent un assaut bien problématique pour le moment; demain, pendant que les équipes de la voie travailleront aux réparations, nous irons dégager notre petite garnison.

*Journée du 16 avril.*

Une compagnie et une section de mitrailleuses sont laissées à Sifteck pour garder les trains et protéger les travailleurs; la petite colonne, amputée ainsi de presque un tiers de son effectif en fantassins, quitte le

Arab-Poumar et ses environs immédiats. (Au sud-ouest le bivouac organisé après l'affaire du 27 avril.)



Echelle

1  
20 000

Croquis n° 4.

bivouac à l'aube et marche sur Arab-Pounar; le détachement n'est pas considérable, mais en espaçant les sections et les groupes plus que de coutume, on arrive à faire « du volume » et à tromper notre adversaire sur notre véritable force.

Des contingents de tribus amies (200 fusils environ) nous accompagnent; ils forment une bande marchant sans ordre, sans discipline, s'arrêtant où il leur plaît et s'égrenant sur l'itinéraire, de plus en plus, à mesure que l'on approche de l'ennemi. Ils sont armés avec des fusils de tous modèles, où domine le Mauser allemand. A voir un pareil troupeau, nous sommes tout de suite fixés sur l'aide qu'ils peuvent nous apporter; nous les maintenons assez loin sur notre droite pour qu'au moins ils ne nous gênent pas dans notre action. Après tout, ils font quand même nombre et notre « volume » n'en est que plus grand.

Lorsque les spahis d'avant-garde arrivent à hauteur de Tell-Shehr, les Turcs, installés sur les collines nord d'Arab-Pounar, exécutent sur eux un tir désordonné qui n'a aucune efficacité, car la distance de tir est de près de trois kilomètres; nos cavaliers continuent tranquillement à progresser, sans modifier leur formation, au grand ébahissement des guerriers de Z..., qui ne comprennent pas que nous marchions sans répondre au feu ennemi et qui, prudemment, se sont presque tous abrités derrière le Tell-Shehr (hauteur isolée au milieu de la plaine).

La batterie de montagne progresse, elle aussi, et, arrivée à hauteur du Tell, décharge ses pièces et met en batterie; elle exécute ensuite un court réglage suivi bientôt d'un tir d'efficacité rapide et nourri sur les positions tenues par les rebelles.

C'est le coup de massue qui impressionne et dont l'effet ne se fait pas attendre; on aperçoit des mouve-

ments dans les lignes turques; tout d'abord, quelques hommes changent de place; puis, des groupes se reportent plus en arrière et, enfin, les gros, abandonnant la partie, se retirent vers le nord.

La flanc-garde de gauche de la colonne va occuper leurs positions, pendant que les autres éléments continuent leur marche sur le poste; des fractions de rebelles sont retranchées sur l'extrémité nord de la croupe 651; elles tirent sur notre cavalerie qui vient de dépasser la station; la batterie de montagne entre en action et, au bout d'un quart d'heure, tout s'évanouit sur 651. (Croquis n° 5.)

La liaison s'établit avec le poste français d'Arab-Poumar. Le lieutenant qui le commande est informé de notre retour sur Sifteck où nous avons laissé les trains. Cet officier nous montre les dégâts occasionnés par la centaine d'obus lancés par l'artillerie turque; ils sont peu importants; les murs du poste ont, en somme, peu souffert; ils sont percés de part en part en plusieurs endroits, mais, à l'intérieur du bâtiment, rien n'est détruit, sauf toutefois la pompe du réservoir d'eau dont le mécanisme est faussé. Aucun tué dans la garnison, quelques blessés légers seulement.

Après un repos d'une heure, la colonne se remet en marche en direction de Sifteck, où elle arrive dans l'après-midi sans incident. Nous ramenons avec nous un Français, rescapé d'Ourfa, lequel a pu rejoindre le poste d'Arab-Poumar avec deux de ses camarades. Il n'est malheureusement que trop vrai que presque toute la garnison a été lâchement massacrée dans un guet-apens odieux, organisé par les autorités turques elles-mêmes. Le commandant français, pensant ne pouvoir prolonger davantage la résistance, avait informé le mulessarif que la garnison française quitterait bientôt la ville pour se retirer sur Arab-Poumar;

il demandait que des chameaux soient mis à sa disposition pour enlever les bagages. Le mutessarif Ali Riza bey et le capitaine Ali Saïd déférèrent aussitôt au désir du commandant et fournirent les animaux demandés; ils assurèrent nos officiers que rien ne serait tenté contre nos soldats et, pour mieux montrer encore leur bonne volonté et leur désir de paix, ils organisèrent un petit détachement de gendarmes turcs devant accompagner la colonne française. Et, pendant que se déroulaient les négociations, les mêmes hommes travaillaient en dessous, auprès des tribus kurdes, pour les engager à attaquer et à exterminer notre malheureux détachement.

*Journée du 18 avril.*

Ce n'est que dans la matinée du 18 avril que les réparations à la voie ferrée sont terminées; les trains passent très lentement sur les ponceaux reconstruits avec des moyens de fortune et la colonne s'achemine ensuite sur Arab-Pounar.

Les bandes nationalistes ont réoccupé leurs positions du 16; la batterie de montagne les en déloge à nouveau; mais, cette fois, l'artillerie turque répond et tire une cinquantaine d'obus de petit calibre qui viennent tomber, à bout de souffle, à deux ou trois cents mètres de la gare où se trouve le poste français. Une section de 65, protégée par une compagnie de tirailleurs algériens, va mettre en batterie sur les collines nord de la station, où elle ouvre le feu sur les pièces turques qui se taisent et se retirent ensuite sur Séroudj.

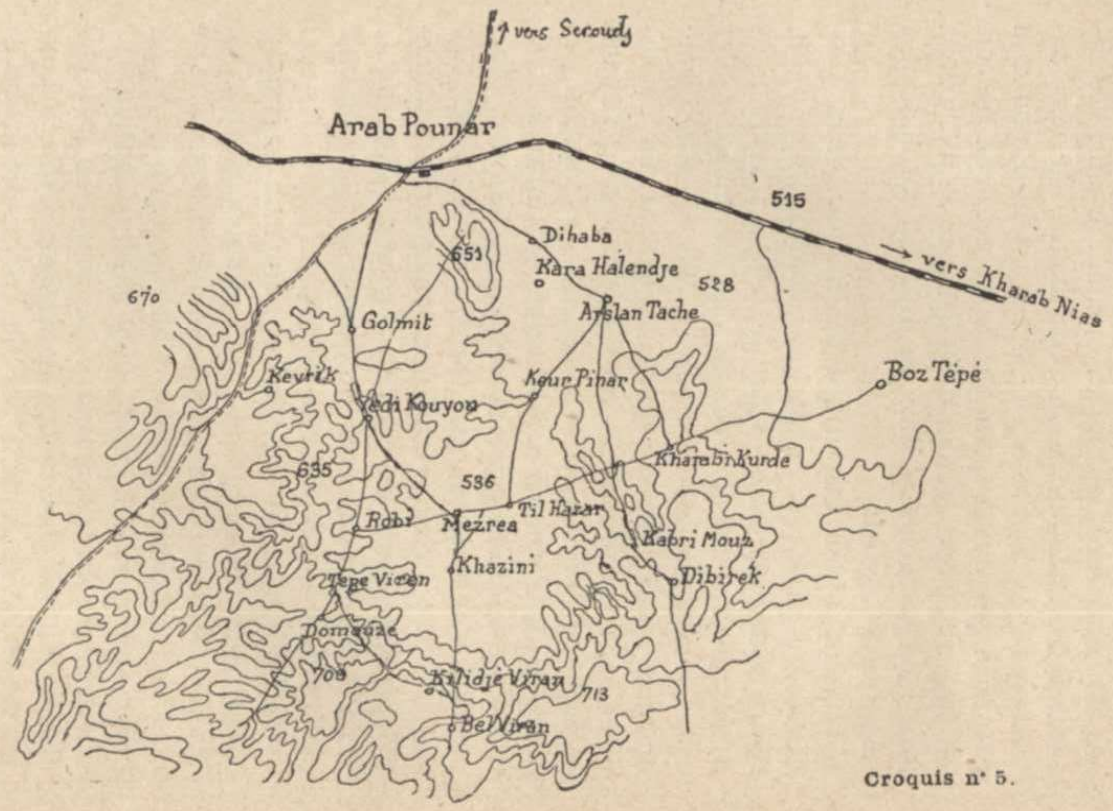
Tout redevient calme autour du poste; la colonne s'installe au bivouac à l'ouest de la gare; des tranchées sont creusées, un plan de défense est dressé

pour l'ensemble de la colonne et du poste, chaque unité prend connaissance de sa mission et reconnaît ses emplacements de combat. Pendant le jour, des détachements sont portés en surveillance sur les hauteurs nord de la gare et sur le tell d'Arab-Pounar, la cavalerie patrouille dans un rayon de deux à trois kilomètres et une section d'artillerie reste alertée; la nuit, tout le monde rentre au bivouac, où chacun a sa place de combat.

Un chef kurde du village d'Altmanik (deux kilomètres du poste) qui, à plusieurs reprises, s'est montré dévoué pour nous, vient de temps à autre nous renseigner sur les agissements des nationalistes; il y a à Séroudj et Boz-Tépé 400 à 500 réguliers avec 6 canons, dont deux sur roues; les bandes sont constituées par des contingents kurdes de la région d'Ourfa et par des combattants recrutés dans les villages des environs de Séroudj; des détachements arabes de la tribu des Anazehs se joindraient, paraît-il, aux Turcs pour nous faire la guerre; ces Arabes ont à leur tête Hatchim bey, homme intelligent, mais avide et ambitieux, qui a essayé d'entrer en relation avec nous, mais dont les prétentions excessives — pour prix de ses services — ont été repoussées.

L'effectif total des irréguliers peut monter jusqu'à 3.000 fusils. Les réguliers sont commandés par un officier supérieur turc, l'artillerie par un capitaine de l'active ayant fait la guerre contre les Anglais, et les bandes par des chefs civils, dont le plus fanatique est Chahim bey, de la tribu des Alaéddines. Le mutessarif d'Ourfa, Ali Riza bey, et le capitaine Ali Saïd assurent le ravitaillement par des réquisitions qu'ils exercent avec beaucoup de brutalité.

Devant toutes ces forces, il est bien évident que notre petite colonne, qui ne comprend même pas 700





combattants, ne peut s'éloigner beaucoup de sa base d'Arab-Pounar; elle ne peut surtout pas se lancer à l'aventure dans cette grande plaine de Seroudj où presque tous les villages sont suspects, où elle ne peut trouver aucun point d'appui solide et où elle serait vigoureusement harcelée par des cavaliers nombreux et fanatiques. Toutefois, en opérant sur le terrain assez mouvementé du sud, qui confine au territoire de la tribu amie des Kitkanes, elle peut, sans trop de risques, essayer des incursions chez les Alaéddines.

*Journées des 21 et 22 avril. (Voir croquis n° 5.)*

La première sortie a lieu le 21 avril; nous n'emmenons que deux jours de vivres et laissons tous nos bagages au camp; nous nous dirigeons franchement vers le sud par Golmit et Yédi-Kouyou, villages alaéddines où les habitants sont bien tranquilles et nous regardent curieusement passer; nous entrons plus loin sur le territoire des Kitkanes et, à Mezréa, nous trouvons des maisons incendiées, œuvre de Chahim bey, ennemi implacable des Kitkanes. Nous poussons jusqu'à Khasini, où nous installons le bivouac; nous n'avons pas entendu un seul coup de fusil pendant toute notre route.

Le fils de Z... vient nous prier de faire une visite à son père, dont les tentes se trouvent à trois ou quatre kilomètres plus au sud, dans la montagne; nous nous y rendons, au nombre de sept ou huit officiers, escortés par un peloton de spahis. Z..., entouré de ses guerriers armés jusqu'aux dents, nous reçoit sous sa tente; il est visiblement heureux de ce que nous venons le saluer au milieu de sa tribu.

La réception est tout de suite cordiale; on nous offre des cigarettes, du lait caillé, du café, etc...; notre

interprète explique le rôle civilisateur et bienfaisant que la France entend exercer en s'établissant dans le pays : sécurité, progrès et justice pour tous, aucune atteinte aux religions, coutumes et habitudes des populations, toutes choses que les Français respectent partout où ils vont, etc... Z... répète tout cela à ses gens qui ne manifestent ni pour, ni contre et qui se demandent probablement si nous allons leur interdire le pillage auquel ils se livrent souvent avec usure.

Avant la nuit, nous prenons congé, non pas sans que le médecin n'ait été réclamé par plusieurs malades. Z... veut nous retenir à dîner, mais nous refusons poliment, invoquant le devoir militaire qui interdit aux officiers de se séparer de leurs hommes, surtout pendant la nuit. « On vous portera alors le dîner à votre camp », nous répond-on, ce que nous acceptons volontiers.

La nuit s'est passée bien tranquillement; le 22 avril, au matin, nous reprenons la direction d'Arab-Pouinar en passant, cette fois, par la vallée de Métellé, en plein territoire alaëddine, la flanc-garde de gauche progressant par les crêtes ouest et nous assurant ainsi une retraite facile vers Arab-Pouinar, dans le cas où nous ne pourrions pas continuer par la vallée.

A hauteur de Keur-Pinar, nous recevons des coups de feu provenant de la direction d'Arslan-Tache; nous avançons sur Kara-Haleudje, mais la fusillade ennemie devient de plus en plus nourrie; une section de 65 met alors en batterie et canonne vigoureusement les huttes d'Arslan-Tache, dans lesquelles sont cachés les tirailleurs turcs; ceux-ci sortent en masse de leurs abris et se dirigent sur les villages plus éloignés. L'artillerie nationaliste se met alors de la partie; elle cherche à atteindre nos canons, d'abord avec des obus de petit calibre qui ne nous font aucun mal, et ensuite

avec du 77 fusant qui, heureusement, éclate trop haut et ne blesse que quelques hommes. La batterie turque est repérée par nos artilleurs qui la contrebattent avec succès et la réduisent au silence assez rapidement.

Nous progressons ainsi, en combattant, jusqu'à hauteur de Dihaba; l'arrière-garde se trouve alors très vivement pressée par des cavaliers qui sortent d'Arslan-Tache et chargent très vigoureusement à la lance; nos tirailleurs ne s'affolent pas, ils s'arrêtent, mettent baïonnette au canon et commencent un feu ajusté sur la cavalerie adverse; ce feu est instantanément renforcé par les mitrailleuses de la flanc-garde de gauche qui a aperçu le mouvement ennemi et s'est mise en situation d'y parer; le canon de 37 de cette flanc-garde ouvre également le feu et les cavaliers turcs tournoient sur place et rebroussent chemin aussi vite qu'ils sont venus.

Vers Dihaba, la fusillade est toujours vive; la flanc-garde de droite, plus particulièrement menacée, est appuyée dans sa progression par une section d'artillerie de montagne en action, pendant que l'autre se porte en batterie plus en avant, où elle reprend, pour son compte, l'appui de l'infanterie, et la marche se continue ainsi, de position en position, jusqu'à hauteur de Mettélé, où le feu ennemi cesse entièrement.

On aperçoit, au nord, de nombreux détachements se dirigeant sur Séroudj et Boz-Tépé; la batterie de 65 les accompagne de ses obus aussi loin qu'elle le peut et, quand toute action devient impossible, la colonne rentre au bivouac d'Arab-Poumar.

Z..., qui nous a accompagnés, nous communique les renseignements que lui apportent ses émissaires; les Turcs, paraît-il, pensaient que notre détachement serait allé de Kazini sur Kharab-Nias, où nous avons un petit poste de Sénégalais; un moment, en effet, il

avait été question d'exécuter cette marche, projet vite abandonné, vu la faiblesse de la colonne. Le commandant turc avait conçu le plan de nous laisser aller librement à Kharab-Nias et de nous interdire ensuite le retour sur Arab-Pounar en nous attaquant dans la plaine de Séroudj avec toutes ses forces régulières et irrégulières réunies. Il avait promis à son monde le pillage et le massacre et pensait pouvoir rééditer une nouvelle affaire d'Ourfa. Déçu de nous voir passer par le vallon de Mettélé, il a alors essayé une attaque directe sur notre flanc droit; quelques groupes d'irréguliers, seulement, ont obéi; mais la masse n'a pas bougé; seule, la cavalerie est passée à l'offensive mais n'a pu, comme on l'a vu, arriver au contact.

Le 23 avril, on entend des détonations dans la direction de Kharab-Nias; du tell d'Arab-Pounar, on voit très bien, avec un binoculaire, les éclatements d'obus autour de notre petit poste (25 Sénégalais, commandés par un sergent). Il ne peut être question d'aller le secourir; ce serait folie que de s'engager dans cette immense plaine de Séroudj avec des effectifs et des moyens aussi restreints que les nôtres; l'aventure pourrait tourner à la catastrophe. Nos âmes de soldat sont soumises à une bien pénible épreuve, mais la raison nous commande la résignation (1).

Le 25 avril, Chahim bey fait savoir aux Kitkanes qu'ils seront bientôt châtiés pour l'aide qu'ils fournissent aux Français; les réguliers kémalistes, avec leurs canons, et les bandes irrégulières vont aller chez

---

(1) Le petit poste français a tenu pendant deux jours, mais le 24 avril, au soir, il a dû se rendre; les Sénégalais, le chef de gare et sa famille ont été dirigés sur Séroudj, d'abord, et Ourfa ensuite; aucun mal ne leur a été fait. L'armement, les munitions, les approvisionnements et le matériel du poste et de la gare ont été pillés et vendus aux particuliers.

eux, ravager les villages et enlever les troupeaux. Nos amis sont très inquiets, déjà deux Kitkanes viennent d'être tués par des gens de Chahim bey et on nous demande protection.

*Affaires des 26 et 27 avril. (Voir croquis n° 5.)*

Le 26 avril, au lever du jour, la colonne quitte le bivouac d'Arab-Pounar et se dirige vers le sud, droit sur les campements kitkanes; les hommes sont allégés le plus possible et nous n'emmenons que des mulets de bât.

Nous suivons l'itinéraire Golmit, Yedi-Kouyou, Robi, Domouze.

A hauteur de Yédi-Kouyou, des groupes d'irréguliers tiraillent de très loin sur la flanc-garde de gauche; notre artillerie met en batterie et les disperse facilement. De l'autre côté du vallon de Méttellé, vers Karabi-Kurde, nous apercevons deux grosses colonnes qui marchent lentement vers le sud et le sud-est, presque parallèlement à notre direction de marche; il y a là des voitures, des cavaliers, des chameaux, des gens en uniforme sombre et des villageois en pantalon blanc; sans aucun doute, ce sont les réguliers turcs avec leurs canons et les bandes d'irréguliers de Chahim bey et d'Hatchim bey. Nous observons, tout en continuant notre marche; les deux colonnes progressent en assez bon ordre, éclairées en avant par des cavaliers; elles peuvent avoir 1.500 à 2.000 hommes chacune; la plus à l'ouest va se rassembler non loin de Kabri-Mouz; l'autre s'arrête un peu au sud de Karabi-Kurde; à la jumelle, on les voit s'installer au bivouac et décharger les chameaux.

Les sentinelles kitkanes ont aperçu notre colonne; elles ont averti le fils de Z... qui, au galop, vient au

devant de nous; il confirme ce que nous pensions : c'est bien l'ennemi avec ses canons qui se trouve de l'autre côté de la plaine; hier, la cavalerie d'Hatchim bey a eu un engagement avec les postes kitkanes; il y a eu quelques tués de part et d'autre, mais l'ennemi, plus nombreux, a pénétré dans le campement de nos amis où il a razié un troupeau de moutons et a pris, comme otages, une trentaine d'hommes, dont le frère de Z...

Nous arrivons à Domouze et passons par le col à l'est de la hauteur 700, pour aller ensuite bivouaquer un peu en arrière de la crête, entre Kilidjé-Viran et Bel-Viran; nous sommes à quelques centaines de mètres des campements kitkanes.

Notre position domine la haute vallée Arslan-Tache-Kazini; elle est facile à défendre; mitrailleuses et canons sont installés en des points favorables et des instructions précises, détaillées, sont données en vue de la surveillance et de la conduite en cas d'attaque. On aperçoit toujours l'ennemi en direction Kabri-Mouz, il n'a pas bougé de place et a allumé de grands feux dans ses bivouacs.

Z... a rejoint sa famille; nous allons lui rendre visite; nous trouvons sa tente envahie par des gens armés, mais lui n'est pas là. Son fils nous reçoit et nous prie d'excuser son père, qui cause en ce moment avec des émissaires d'Hatchim bey, mais qui ne sera pas long à nous rejoindre.

Nous attendons tout de même une bonne demi-heure; Z... arrive enfin, l'air un peu grave. Très à l'aise, cependant, il nous fait les honneurs de sa tente, mais ne nous dit rien de la conversation qu'il vient d'avoir avec nos ennemis. Lorsque nous prenons congé, il nous annonce qu'il va envoyer sa famille en lieu sûr, car, nous dit-il, elle ne l'est pas du tout ici;

déjà, des domestiques sont partis à la recherche de chameaux, ils reviendront demain, mais le déménagement ne pourra s'effectuer qu'après demain; on nous prie de rester jusque là pour protéger l'opération. Nous acceptons.

Le soir, on nous apporte sous notre tente tout un repas et notre étonnement est grand en voyant arriver le frère de Z..., que l'on croyait prisonnier d'Hatchim. Nous lui en faisons la remarque, il nous répond qu'il a été relâché, il y a deux ou trois heures, sur la demande faite par son frère aux émissaires d'Hatchim. Tout cela est, incontestablement, un peu bizarre.

Avant de nous endormir, nous visitons les postes; les officiers sont prévenus qu'il faut veiller ferme et recommandation est faite aux observateurs de nous prévenir sans retard au moindre indice qui pourrait faire supposer un déplacement des colonnes ennemies, lesquelles, pour le moment, sont toujours aux mêmes endroits, autour de leurs feux de bivouac dont le nombre a beaucoup augmenté.

La nuit se passe tranquillement; à 4 heures, les observateurs signalent que les colonnes ennemies semblent se mouvoir. Il ne fait pas encore bien jour; nous allons vérifier et, effectivement, nous apercevons les groupements turcs qui reprennent leur marche vers le sud, mais très lentement, comme en hésitant; nous voyons, d'autre part, de nombreux cavaliers barrer la vallée, à hauteur de Mezréa.

*Les tentes sont pliées, les paquetages faits et chacun se porte à sa place de combat.*

Z... vient nous dire que, des renseignements qu'il a reçus pendant la nuit, il résulte que nous allons être attaqués dans la journée. Il pensait déménager demain, mais il a réfléchi que si sa famille seule s'en allait, les autres campements de la tribu auraient

encore plus à souffrir de ses ennemis; il restera donc au milieu des siens et il s'en remet à Allah pour le sort qui lui est réservé.

« S'il en est ainsi, répondons-nous, il est inutile que nous restions là; nous aurions volontiers protégé votre déménagement; mais puisque vous ne vous en allez plus, nous n'avons qu'à rentrer à Arab-Poumar.

» — Oui, nous dit-il, mais ne prenez pas le chemin de la plaine; les réguliers turcs y sont avec leurs canons et vous ne passeriez pas, car, avec les irréguliers, ils sont beaucoup plus nombreux que vous; mais il n'y a personne sur l'itinéraire que vous avez suivi hier, passez par là. »

Nos observateurs, en effet, n'ont rien remarqué d'anormal du côté de Domouze et de Robi; d'autre part, si nous devons être attaqués, il nous sera plus facile de nous défendre et de retraiter sur Arab-Poumar par les hauteurs que par le couloir Kazini-Keur-Pinar; d'autre part, en passant par les crêtes, on place le couloir entre l'ennemi et nous, ce qui permettra d'observer les mouvements de notre adversaire et d'éviter la surprise, toujours fatale, surtout dans notre situation actuelle.

C'est vers 6 heures que nous quittons nos emplacements de bivouac, nous prenons le dispositif habituel de marche : avant-garde, flanc-gardes, arrière-garde, cette dernière renforcée par une section de mitrailleuses. Nous franchissons ainsi le col à l'est de la cote 700 et notre tête arrive vers Domouze sans que l'ennemi, toujours en marche vers le sud, se soit aperçu de notre mouvement; il avait été recommandé, en effet, à la flanc-garde de droite de ne pas se montrer et de marcher sur les pentes ouest de la croupe Domouze cote 635, et non sur la crête même.

Vers 8 heures, une section de cette flanc-garde,



ayant mal interprété la recommandation faite, se profile sur la crête à hauteur de Tépé-Viran; notre adversaire l'aperçoit, s'arrête aussitôt et fait un brusque changement de direction, comme pour venir sur nous. Mais il se trouve vers Dibirek, à environ 8 à 10 kilomètres de nous, et il lui sera difficile de nous rejoindre.

La cavalerie turque (500 chevaux environ) se déclanche au galop; comme elle traverse la plaine, nous la voyons très bien se diviser en trois groupes qui se dirigent : celui de droite, sur notre front de marche; celui de gauche, sur notre arrière-garde; celui du centre, directement sur notre flanc droit; manœuvre qui vise à nous immobiliser pour donner au gros le temps d'arriver.

Ordre est donné à tous les éléments de notre colonne de retraiter par échelon, en combattant, et surtout de ne pas se laisser accrocher au point de ne pouvoir se dégager; la marche doit être rapide et les positions successives ne doivent être tenues que juste le temps nécessaire pour permettre le mouvement de l'échelon voisin; chacun sent, d'ailleurs, qu'il faut aller vite.

La cavalerie ennemie du groupe du centre a le tort de galoper en rangs serrés; nos obus d'abord jettent quelque trouble parmi eux, et nos mitrailleuses, ensuite, les arrêtent sur la petite croupe de Robi; ils font demi-tour, mais n'abandonnent pas la partie; ils vont renforcer le groupe qui opère contre notre arrière-garde. De ce côté, la cavalerie turque a pu atteindre la crête vers Domouze, après notre passage; elle harcèle vivement nos éléments de queue : ceux-ci retraitent par échelon, en ordre parfait, mais leur tâche est pénible; le décrochage de l'échelon le plus en arrière donne toujours lieu à une recrudescence de l'activité

de l'adversaire qui manœuvre pour encercler; il faut répartir l'artillerie pour que chaque face attaquée puisse être soutenue par des canons.

Il n'est plus possible de conserver la batterie de 65 sous le même commandement. C'est par échelon de pièce qu'il faut agir; deux canons reçoivent, pour mission de protéger le repli de l'arrière-garde, une pièce tirant pendant que l'autre se déplace; un canon surveille notre flanc droit et le quatrième appuie la progression de l'avant-garde.

Sur notre front de marche, les cavaliers ennemis combattent également avec vigueur; ils font du combat à pied en utilisant remarquablement le terrain, mais dès qu'une de nos fractions s'approche d'eux, ils sautent sur leurs chevaux et s'en vont prendre position plus loin; aussi la tâche de l'avant-garde est-elle beaucoup plus aisée que celle de l'arrière-garde.

Sur le flanc droit, aucune menace nouvelle depuis le refoulement des cavaliers, mais l'artillerie turque s'est suffisamment rapprochée et elle nous arrose d'obus de plusieurs calibres, entre autres du 77 percutant dont les effets explosifs sont sérieux; heureusement pour nous, les artilleurs ennemis ne peuvent rectifier leur tir; ils n'ont pas d'observatoires puisqu'ils sont restés dans la plaine et, comme nous marchons à contre-pente, à l'ouest de la croupe 635, ils n'ont aucune idée sur les points de chute de leurs projectiles.

Notre retraite s'exécute donc en bon ordre, bien que nous soyons attaqués sur trois faces; nous marchons assez vite et les gros ennemis auront de la peine à nous rejoindre; notre flanc gauche est libre et si les circonstances voulaient que nous ne puissions continuer sur Arab-Pounar, il nous resterait encore la ressource d'incliner tout droit sur notre garnison

de Djirablouse; mais, pour le moment, la situation ne l'exige nullement.

A 10 heures, nous sommes à 635; nous apercevons alors de nombreux chameaux, porteurs de fantassins, qui se dirigent de notre côté, mais ils sont encore à 5 ou 6 kilomètres de nous et, comme ils ne vont guère plus vite que des hommes à pied, leur manœuvre ne nous inquiète pas beaucoup; d'ailleurs, deux de nos canons exécutent sur eux un feu réussi qui jette la panique et retarde d'autant leur progression.

A l'arrière-garde, le combat est toujours très vif; cette face est renforcée par un peloton de la flanc-garde de gauche et une section de mitrailleuses, prise à la flanc-garde de droite qui ne craint pas grand chose pour le moment. Les cavaliers ennemis suivent de près nos éléments et profitent de toutes les occasions pour charger à la lance; quelques-uns viennent tomber sous nos coups à moins de 20 mètres de nos tirailleurs. Ces cavaliers sont appuyés dans leur action par des fantassins transportés en croupe par d'autres cavaliers et amenés sur les lieux mêmes du combat. A un moment, une section de mitrailleuses, qui s'est un peu attardée, est menacée d'enveloppement; sa situation est très critique, lorsqu'un canon de 65 exécute sur l'ennemi, à moins de 500 mètres, un tir rapide qui arrête l'assaillant et le fait rétrograder; nos braves mitrailleurs peuvent alors se retirer sans trop de difficultés.

Sur notre front de marche, la résistance est de plus en plus faible à mesure que nous progressons; elle cesse même tout à fait lorsque nous arrivons à hauteur de Kevrik; sur le flanc droit, nous voyons les chameaux qui portaient les fantassins arrêtés dans la plaine; l'ennemi a renoncé à son entreprise de ce côté. La lutte se continue encore à l'arrière-garde, mais

avec moins d'intensité; nous pouvons alors accélérer notre marche et lorsque nous sommes à hauteur de Golmit, nous n'entendons plus rien; le combat a cessé de partout et nous apercevons les cavaliers et fantassins turcs qui rejoignent leurs gros vers Mezréa et Til-Hazar.

Nous nous arrêtons un peu pour souffler; il est midi; depuis 6 heures, nous marchons et nous nous battons sans un moment de répit; les hommes sont exténués, mais fiers de ce qu'ils viennent de faire; notre manœuvre en retraite a réussi grâce à l'énergie des officiers et des sous-officiers qui ont compris la situation et qui ont actionné leurs unités avec intelligence et fermeté, grâce aussi à notre admirable soldat qui, une fois de plus, vient de montrer des qualités exceptionnelles de courage, d'endurance et de discipline.

Nos pertes sont sensibles : 4 tués que nous ramè-nons, 2 autres, que l'arrière-garde, trop pressée par l'ennemi, n'a pu relever, et 12 blessés.

Nous rentrons à Arab-Pounar vers 14 h. 30. Au lieu de stationner, comme les jours précédents, à proximité de la gare, dans la vallée, où la défense laisse à désirer, nous transportons le bivouac à 800 mètres à l'ouest du poste, sur un plateau assez élevé, au-dessus de la plaine, d'où l'on voit parfaitement toutes les directions et où il sera difficile à l'ennemi d'approcher pour donner l'assaut. Au milieu du mouvement de terrain, se trouve une large dépression qui permet la répartition des animaux par petits groupes pour diminuer le plus possible les chances de pertes par les obus. Enfin, d'anciens tombeaux chrétiens, taillés dans le roc, pourront servir d'abris contre les bombardements ennemis. (Croquis n° 4.)

Un plan des travaux à exécuter est dressé par le

chef de bataillon Desanti, commandant le bataillon de tirailleurs, et, sans perdre de temps, on commence à creuser des tranchées et à organiser des fortifications; le travail est activement poussé par les officiers et les sous-officiers qui, souvent, mettent la main à la pâte. Les consignes sont expliquées à tous et des alertes de jour et de nuit sont souvent exécutées; un poste d'observation, avec binoculaire, est installé en un point favorable et le téléphone relie tous les P. C. En quelques jours, la position est rendue très solide, grâce au dévouement de tous; la confiance règne partout et chacun sent parfaitement que l'ennemi, avec ses forces très supérieures, ne pourra jamais rien contre nos retranchements.

Un messager du village de Z... nous apporte des renseignements sur ce qui s'est passé au campement kitkane après notre départ : Z... conseilla à ses hommes de ne pas partir et d'attendre les nationalistes, mais, craignant d'être faits prisonniers, les kitkanes se réfugièrent dans la montagne, tandis que les femmes et les enfants allèrent se cacher dans les grottes.

Hatchim bey se porta avec ses cavaliers au campement de Z..., trouva ce dernier seul sous sa tente, lui reprocha durement son alliance avec les Français et l'emmena prisonnier à Séroudj.

Le messager ajoute que les kitkanes restent toujours fidèles à la France.

Le 1<sup>er</sup> mai nous apporte une bonne nouvelle : la colonne de l'est est arrivée à Djirablouse, retour d'Aïn-Tab, où elle a infligé une sévère leçon aux kémalistes; elle se prépare à rejoindre Arab-Poumar.

On va enfin pouvoir agir avec force.

CHAPITRE IV.  
COLONNE DE L'EST.

Deuxième période (4 au 12 mai 1920).

Le 4 mai, le groupement de l'Est se concentre à Arab-Poumar; il comprend :

- 1° La colonne venant d'Aïn-Tab (colonel Normand);
- 2° La colonne d'Arab-Poumar (lieutenant-colonel Andréa).

Le tout sous le commandement du colonel Debieuvre, soit :

- Quatre bataillons d'infanterie;
- Deux escadrons de cavalerie;
- Une batterie de 65;
- Une batterie de 75;
- Une section du génie;
- Une compagnie du train;
- Une ambulance.

Les renseignements sur l'ennemi sont assez précis : 500 à 600 réguliers cantonnent à Séroudj et à Boz-Tépé; ils ont avec eux 3 ou 4 canons; un autre détachement de 400 à 500 réguliers, avec 2 canons, est en route d'Ourfa sur Séroudj. Le nombre des tchétés (irréguliers) peut être évalué à 3.000.

Le commandant de la colonne décide de marcher droit sur les cantonnements ennemis et ensuite en direction d'Ourfa. (Croquis n° 6.)

Le 6 mai, au matin, le groupement quitte Arab-Poumar et s'engage sur la piste de Séroudj; les vil-

lages auprès desquels nous passons sont en partie évacués, les quelques vieillards qui y restent encore viennent à nous avec des drapeaux blancs, protestent de leurs bons sentiments et nous donnent des renseignements contradictoires sur les emplacements et les forces de l'ennemi.

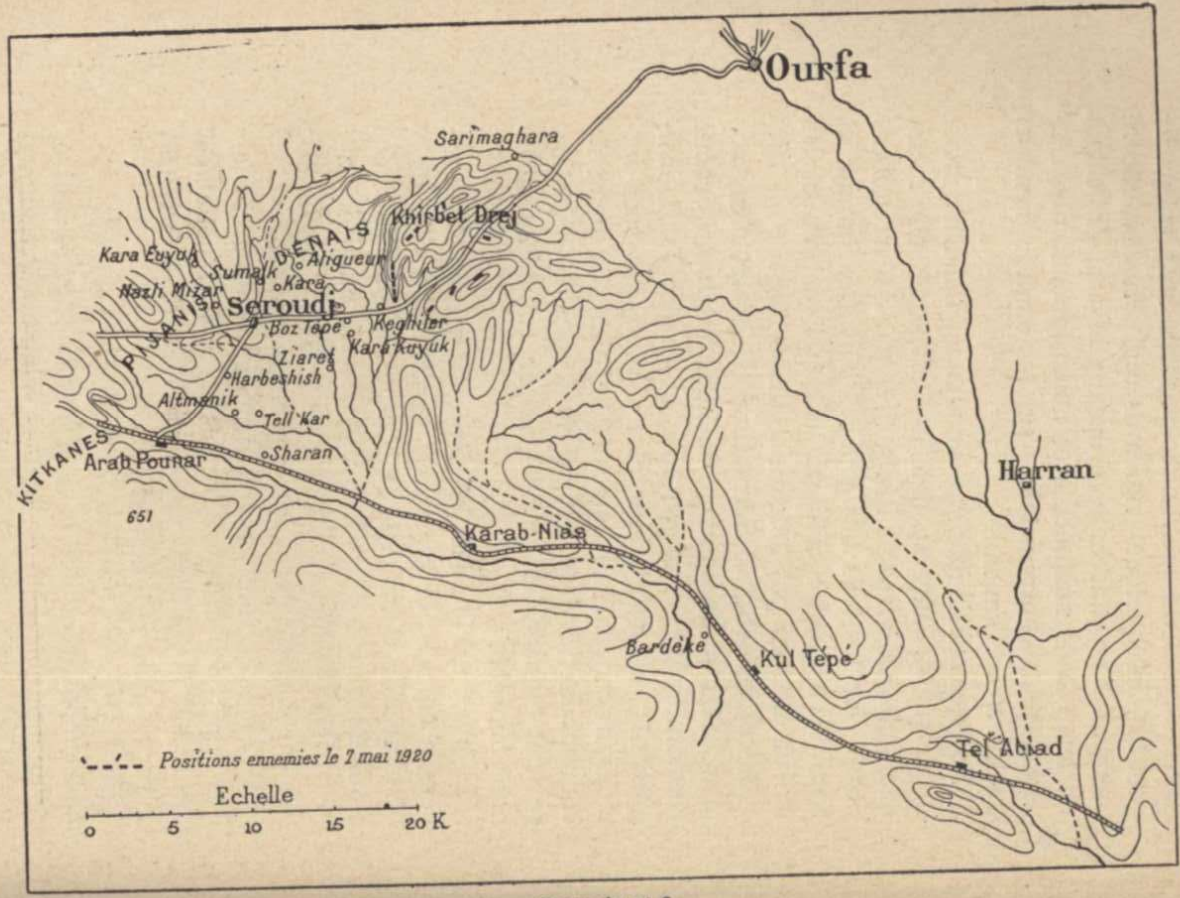
Notre cavalerie atteint Séroudj sans incident; mais, à quelque distance au delà de ce village, elle reçoit de nombreux coups de fusils, tirés par des irréguliers postés sur les tells des villages : Kara, Sumalk et Nazli-Mizar; notre artillerie entre en action, et les tchétés ne sont pas longs à se disperser.

La colonne entre à Séroudj où elle s'arrête un moment; c'est un gros village de 5.000 habitants, évacué ce matin même, sauf par trois ou quatre Turcs insignifiants; les habitations et les boutiques sont fermées; les autorités : caïmacan (chef d'arrondissement), commandant de la gendarmerie et chef de la justice, se sont enfuies dès qu'elles ont eu connaissance de notre marche.

La poste est fouillée, les dépêches saisies et les appareils enlevés; le konak est également visité, on y découvre des documents établissant la complicité des autorités avec les bandes; on y trouve aussi des approvisionnements, fusils, sabres, revolvers, baïonnettes, cartouches, grenades, que nous emportons.

A 12 heures, le groupement reprend sa marche sur Boz-Tépé; des rassemblements se voient nettement sur le tell du village; une section de 75 exécute un tir sur ce point et tout s'éclipse.

Nous voilà à Boz-Tépé, village qui ne nous a jamais été hostile et dont le chef, homme sage et cultivé, a toujours entretenu de bonnes relations avec nous; pour l'en punir, les nationalistes l'ont à peu près ruiné.



Croquis n° 6.



Nous apprenons que les réguliers turcs ont organisé défensivement le défilé de Khirbet-Drej, par lequel passe la route d'Ourfa; nous les attaquerons demain.

*Manœuvre du 7 mai.*

Un détachement de : un bataillon, un demi-escadron de cavalerie et une section de 65, reçoit pour mission de tourner le Khirbet-Drej par l'ouest, et de se rabattre ensuite par le nord sur la route d'Ourfa, pour y couper la retraite de l'ennemi, pendant que le gros du groupement attaquera le défilé de front et par le sud.

Le détachement quitte Boz-Tépé à 1 h. 30 et le gros à 4 h. 30. Celui-ci a un bataillon qui progresse par la route d'Ourfa et un deuxième en échelon avancé à droite, devant aborder les hauteurs sud du défilé. Enfin, le gros de la cavalerie opère à l'extrême droite avec mission d'empêcher la retraite des Turcs vers le sud et, si possible, vers l'est.

Avant d'arriver à Keghiler, les éléments avancés du bataillon du centre sont arrêtés par un feu très vif de mousqueterie et de mitrailleuses partant de la croupe située au nord-est du village, où les réguliers ont organisé de bons abris individuels. La batterie de 75 exécute sur leurs positions un tir très précis, mais sans réussir à les déloger complètement; nous avons devant nous de très bons soldats, disciplinés, courageux, bien commandés, qui tiennent sous le canon autrement bien que les bandes d'irréguliers; ils sont, d'autre part, soutenus par leur artillerie qui réplique à la nôtre avec de très bons obus.

Le bataillon de droite, appuyé par une section de 65, progresse et arrive à s'installer sur les hauteurs sud

du défilé, menaçant ainsi le flanc gauche de la position ennemie. Les réguliers se décident alors à la retraite, partie sur Ourfa, partie vers l'est.

Notre détachement du Nord n'a pu exécuter entièrement sa mission; il s'est heurté, sur le Khirbet-Drej, à des forces ennemies bien retranchées, soutenues par du canon, qui ont résisté suffisamment longtemps pour empêcher notre petit groupement d'arriver à temps sur la route d'Ourfa, pour y couper la retraite des Turcs. Toutefois, l'ennemi a été fortement bousculé et a dû subir des pertes importantes en se repliant sous nos obus.

A 14 heures, nous sommes maîtres de toutes les hauteurs du défilé, notre adversaire est en pleine retraite; il ne peut être question de le suivre dans cette région dépourvue d'eau. Certes, il est bien tentant de pousser jusqu'à Ourfa, pour y punir les organisateurs et exécuteurs du massacre de Sarimaghara, mais nous ne possédons pas assez de moyens de transport pour emporter les six à huit jours de vivres qui nous seraient nécessaires; quant à se ravitailler sur place, il n'y faut pas compter, nous ne trouverions rien; nous savons, d'autre part, que les coupables ont quitté la ville, et nous donnerions un coup d'épée dans l'eau si nous y allions, sans y laisser ensuite une nouvelle garnison, ce qui n'est pas du tout dans les intentions du commandement.

L'ennemi vient de subir une défaite; aux yeux des populations, son prestige est gravement atteint; il avait proclamé partout qu'il nous chasserait avec ses canons; or, c'est lui qui a été chassé : notre mission est donc largement remplie.

Nous rentrons à Boz-Tépé dans l'après-midi, sauf la cavalerie qui reste sur les positions conquises jusqu'à la nuit.

Le 8 mai, le groupement retourne à Séroudj où il séjourne jusqu'au 10. Ces trois journées sont employées à faire des tournées de police dans les environs, spécialement vers Aligueur, Kara-Euyuk et Zia-ret; partout la population se montre accueillante et exprime sa satisfaction d'être débarrassée des kémalistes. Les succès de la colonne ont une grosse répercussion dans les tribus kurdes qui, jusqu'ici, gardaient une neutralité froide, ou même nous étaient hostiles; les chefs viennent à Séroudj faire leur soumission.

Tous nous demandent protection et nous prient de laisser dans la région des canons et des forces suffisantes, pour empêcher le retour des réguliers turcs.

Ces dispositions des Kurdes ne peuvent étonner; ils n'ont jamais fait bon ménage avec les Turcs, dont ils se considèrent les ennemis, et, aujourd'hui que nous venons de manifester notre force, ils se retournent bien volontiers contre leurs oppresseurs de toujours.

Tout paraît donc bien aller pour nous, lorsque, le 11 mai, le commandant du groupement reçoit l'ordre de ramener sa colonne sans retard sur Djirablouse et ensuite sur Ain-Tab, où notre garnison est, une fois de plus, attaquée par les réguliers kémalistes.

Du coup, c'est l'effondrement complet de notre politique en Mésopotamie; les nationalistes vont chanter victoire et les tribus kurdes vont nous tourner le dos pour se faire pardonner leurs vellétés de rapprochement avec nous. Et contre cela, rien à faire; les états-majors tentent l'impossible pour faire face aux difficultés sans cesse renouvelées et de plus en plus nombreuses qui se dressent contre nous; la faiblesse des effectifs n'est que trop réelle et nos braves régiments du Levant, sans prendre le moindre repos, exécutent navette sur navette pour secourir les postes attaqués.

Cette existence mouvementée de nos admirables troupes, les fatigues continuelles qu'elles supportent, les privations qu'elles endurent souvent, leur manque total de bien-être, sont autant de choses qui sont acceptées avec bonne humeur, mais au moins sont-elles bien connues de la métropole et sont-elles appréciées comme il convient par nos compatriotes?

Le 13 mai, la colonne de l'Est fait route sur Djirablouse, laissant dans la région, sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa, l'ancienne petite colonne d'Arab-Pounar qui va réoccuper ses fortifications et les consolider encore, certaine qu'elle est d'être attaquée à nouveau, à bref délai, par des forces très supérieures.

---

## CHAPITRE V.

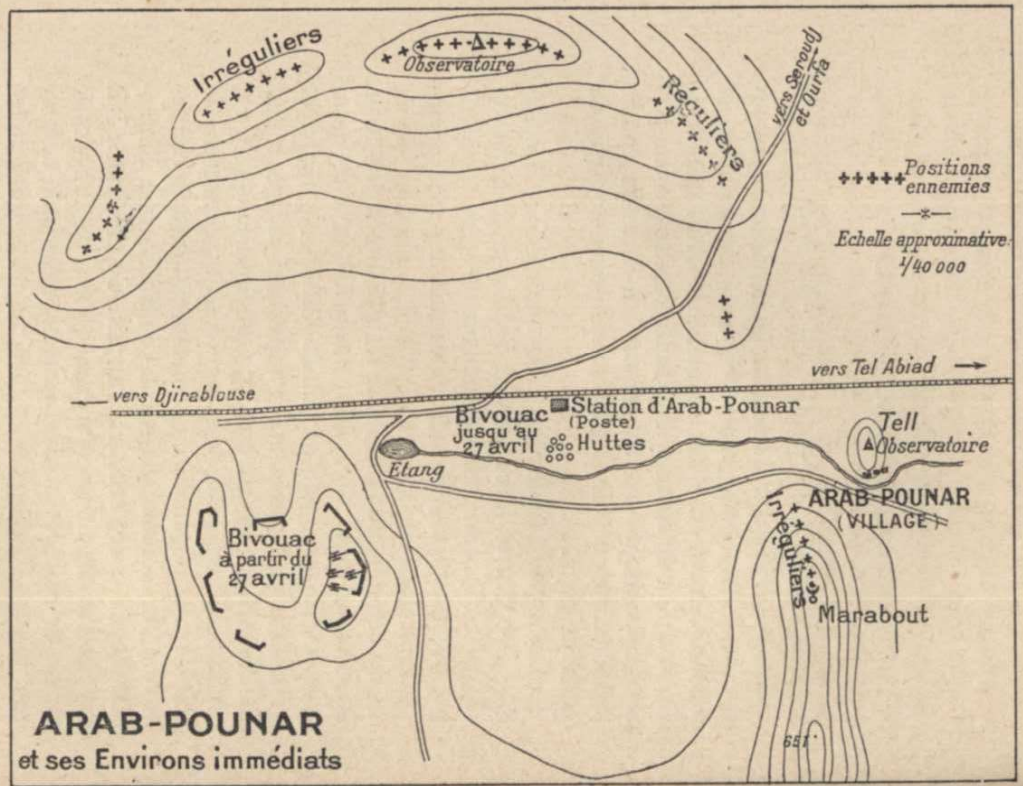
### COLONNE D'ARAB-POUNAR.

#### Deuxième période (13 mai - 25 juin).

Comme il fallait s'y attendre, le départ du groupement de l'Est est largement exploité contre nous; le commandement turc fait répandre le bruit que nous n'avons plus de soldats, que nous n'en recevrons pas de France, qu'il nous est impossible de lutter contre les kémalistes et que, bientôt, nous serons obligés de quitter le pays.

Il fait appel à toutes les tribus pour l'aider à organiser une grosse force en vue d'attaquer la garnison française d'Arab-Pounar et de chasser « les chrétiens qui veulent exterminer tous les musulmans, pour s'emparer de leurs biens ».

Un chef indigène ami, qui malgré tout nous reste fidèle, nous fait dire que nous allons être attaqués, le 15 mai, par au moins 3.000 réguliers et irréguliers et 5 canons. Un autre chef indigène, fait prisonnier par les Turcs, il y a quelque temps, a été remis en liberté, après avoir versé une amende de 500 livres or et promis au commandant turc de couper la voie ferrée dans les environs de Siftek, afin d'interdire l'arrivée des secours français. Ce chef nous fait savoir, par un de ses parents, qu'il a dû faire cette promesse pour recouvrer la liberté, mais qu'il ne passera pas à l'exécution; il se met, au contraire, à notre disposition pour les dépêches que nous aurions à expédier sur Djirablouse; enfin, il nous avertit que nous allons être attaqués par de grosses forces.



Croquis n° 7.

Le 14 mai, les observateurs signalent une circulation inaccoutumée dans la plaine de Séroudj; on aperçoit de forts groupes de cavaliers, des détachements de fantassins et quelques convois de voitures et d'animaux bâtés. Les réguliers ont réoccupé Boz-Tépé, leur quartier général, et pillé les Pijanis, pour les punir du bon accueil qu'ils ont fait à la colonne de l'Est. Le chef de cette tribu vient nous voir au cours de la nuit du 14 au 15; il nous demande de faire revenir la colonne française renvoyée sur Djirablouse, et alors ses guerriers, avec ceux des autres tribus kurdes, combattront avec nous pour chasser définitivement les kémalistes du pays. C'est toujours l'éternelle demande de protection, à laquelle nous ne pouvons malheureusement pas répondre, faute d'effectifs.

*Affaire du 15 mai (Croquis n<sup>os</sup> 6 et 7.)*

A 8 heures, les observateurs signalent que des groupes importants de cavaliers et de fantassins sortent des villages et se concentrent en différents points de la plaine de Séroudj, principalement vers Ziaret; quelques moments après, on peut suivre, à la binoculaire, les évolutions de gros détachements qui exécutent une marche d'approche dans notre direction.

Le camp est alerté, les corvées sont suspendues et celles en cours rappelées, chacun se porte à sa place de combat; recommandation est faite de se dissimuler autant qu'on le pourra dans les tranchées ou derrière les fortifications, en ne mettant qu'un guetteur par groupe de combat; de laisser approcher l'attaque sans tirer jusqu'à environ 500 mètres de nos positions, et alors, à ce moment-là, d'exécuter sur elle un feu rapide avec toutes nos armes en ligne. Les officiers s'assurent que les groupes de combat ont bien compris,

précisent sur le terrain les points au delà desquels il ne faudra pas tirer et vérifient les missions de flanquement des mitrailleuses.

Les mouvements de l'adversaire se dessinent nettement : les réguliers, au centre, marchent en ordre parfait sur deux lignes; la première est constituée par des tirailleurs très espacés; la deuxième, par des petites colonnes sur un rang; ils sont encore à plus de 5 kilomètres de nous; en arrière d'eux, vers le petit village de Tell-Kar, des animaux et des voitures (probablement d'artillerie) suivent lentement la progression. Ces groupes peuvent être évalués à 600 hommes environ.

A droite, un millier d'irréguliers, dont beaucoup de cavaliers, progressent en moins bon ordre et se glissent derrière les hauteurs nord d'Arab-Pounar. A gauche, d'autres forts détachements de tchetés prennent visiblement comme objectif la croupe 651.

Notre batterie de 65 tire à 5.000 mètres sur les réguliers; on aperçoit leurs petites colonnes s'écarter, sans précipitation, des points d'éclatement de nos obus, rester dans la même formation et continuer ensuite leur marche en avant; elles donnent l'impression d'être très disciplinées et parfaitement commandées. A un moment, elles disparaissent dans une dépression du terrain où nous ne pouvons plus les suivre.

L'artillerie turque, deux pièces, s'est mise en batterie à l'ouest de Tell-Kar, à 6.000 mètres de notre position; elle ouvre le feu sur nous avec des obus bien chargés qui produisent des effets semblables à notre 75; la batterie de montagne cherche à contrebattre, mais la distance est un peu grande pour elle, l'efficacité est par trop faible et le tir est arrêté.

Vers midi, deux autres canons turcs se dévoilent sur les collines nord de la gare, un troisième sur les hauteurs sud, et les cinq pièces ennemies concentrent



leurs feux sur le camp. Ordre est donné à nos artilleurs :

1° De ne pas répondre, afin de ménager les munitions;

2° D'abriter le personnel du mieux possible, en ne laissant qu'un seul guetteur à chaque pièce. Et, pendant que les Turcs nous envoient balles et obus, tout reste silencieux chez nous.

L'encercllement de notre position est chose réalisée vers 13 heures; les réguliers sont établis sur la ligne Arab-Pounar et hauteur nord de la gare (observatoire); les irréguliers tiennent de ce dernier point jusqu'à la voie ferrée à l'ouest du poste, les fantassins sur les crêtes, les cavaliers dans la plaine; d'autres détachements, installés sur la croupe 651, ont poussé leur cavalerie jusqu'au sud de notre camp.

L'artillerie turque tire rageusement sur nous, par rafales, abattant les tentes restées dressées, tuant et blessant nos pauvres animaux qui, eux, n'ont pu être abrités, mais seulement répartis par petits groupes sur toute l'étendue du bivouac. Parmi les hommes, les blessés sont peu nombreux, en raison de la précaution qu'ils ont prise de se tapir dans le fond des tranchées; tout ce qui n'est pas sur la ligne de feu est réfugié dans les anciens tombeaux chrétiens qui ont été déblayés et dont quelques-uns peuvent contenir une vingtaine d'hommes.

Du fond de notre abri, nous comptons les coups reçus; à 14 heures, nous avons déjà encaissé 350 obus; à ce moment survient une accalmie; les guetteurs signalent le déclenchement de l'attaque. l'ennemi est à environ 1.500 mètres; rien ne bouge dans notre camp, conformément aux ordres donnés. Les Turcs sont surpris de notre immobilité, nous apprendrons plus tard

qu'ils nous ont cru morts; ils s'enhardissent, et les cavaliers de l'ouest chargent au galop; mais, arrivés à bonne portée, les mitrailleuses crachent sur eux, en vitesse, en abattent quelques-uns et les autres font demi-tour et s'enfuient.

A l'est, les réguliers marchent sur le poste de la gare, ils s'en approchent par bonds parfaitement bien exécutés; les Sénégalais du poste, plus impatients que les Français et les Algériens du camp, tirent trop tôt; la batterie de 65 exécute alors sur les réguliers un tir rapide qui jette le trouble dans leurs rangs et les détermine à la retraite au bout de peu de temps.

Les irréguliers, qui occupent les crêtes nord et sud de la gare, essaient à leur tour une timide avance; mais ils sont vite arrêtés par nos obus et n'insistent pas autrement lorsqu'ils aperçoivent la retraite des réguliers.

Il est à noter que, pendant que s'esquissent les mouvements d'assaut, l'artillerie turque ne tire que très peu, mais elle prend sa revanche lorsque réguliers et irréguliers sont revenus à leur point de départ; elle bombarde alors à nouveau notre camp avec beaucoup de violence. A 16 heures, nous en sommes au chiffre de 424 obus reçus sur notre position; puis, brusquement, tout cesse, nous observons attentivement et nous voyons l'ennemi se retirer en direction de Séroudj; notre artillerie l'accompagne de son mieux aussi loin que possible.

Nos pertes sont légères : 9 blessés, tous peu grièvement d'ailleurs; les animaux sont assez fortement éprouvés : 12 tués, 19 blessés, 8 disparus. Ces derniers, ayant rompu leurs entraves, se sont enfuis dans la direction des lignes ennemies.

Cette dure journée a donné à nos hommes une grande confiance dans la solidité de notre position; on

Ils entendent, le soir, raconter comment ils ont fait faire demi-tour aux cavaliers ennemis, chacun en a « descendu » plusieurs et, si l'on en faisait le compte, on obtiendrait un chiffre fantastique. Quoi qu'il en soit, le moral est excellent et l'ennemi peut se représenter quand il voudra, il n'aura pas plus de succès.

Au plus fort du bombardement, un avion a survolé le camp et a jeté un message enjoignant au lieutenant-colonel Capitrel de rentrer à Djirablouse le plus tôt possible, pour être dirigé ensuite sur la 1<sup>re</sup> division, à laquelle cet officier supérieur appartient; le gros de la colonne restera à Arab-Pounar où sera organisée une base sur laquelle seront repliés ultérieurement nos deux postes de l'Est : Tel-Abiad et Kul-Tépé, que le commandement a décidé de supprimer.

L'ordre de rentrer à Djirablouse n'est pas commode à exécuter; dans les circonstances présentes, une forte escorte serait nécessaire et, d'autre part, on ne peut diminuer beaucoup la garnison d'Arab-Pounar. C'est dans le plus grand secret que nous décidons de partir dans la nuit du 17 au 18 mai, en emmenant une section de 65 et l'escadron de spahis qui n'est plus d'aucune utilité à Arab-Pounar et où son ravitaillement est difficile à assurer, les indigènes ayant l'ordre des nationalistes de ne nous fournir aucune denrée.

Le 17 mai à 22 heures, nous nous mettons en route, après avoir recommandé à tous le plus grand silence; à hauteur de Tell-Shehr, un coup de fusil est tiré sur nous, mais un seul, probablement par un gardien de village. A 6 kilomètres au delà de Siftek, au lever du jour, un groupe de cinq ou six indigènes nous envoie quelques balles et s'apprête à nous suivre, mais s'arrête bientôt devant la menace d'un peloton de spahis; nous poursuivons ensuite notre marche sans incident jusqu'à Djirablouse, où nous arrivons vers midi, après

avoir parcouru cette longue étape de près de 40 kilomètres.

Après leur échec du 15 mai, les Turcs ont souvent annoncé de nouvelles attaques sur notre poste d'Arab-Pounar, mais sans jamais passer à l'exécution; ils n'ont plus canonné le camp; seule la bande de Chahim bey, à deux ou trois reprises, a tiré en direction de la gare, mais en se tenant prudemment à 2 kilomètres sur les crêtes nord, où elle a été maltraitée par notre artillerie.

Le 29 mai, nous apprenons qu'une suspension des hostilités, d'une durée de vingt jours, a été signée entre les kémalistes et nous; l'accord comporte, paraît-il, l'évacuation de notre part de certains territoires, entre autres la Cilicie, mais rien de précis n'est indiqué à ce sujet; il y est formellement stipulé, par contre, que les parties contractantes échangeront leurs prisonniers. Les Turcs ont entre leurs mains près de 200 de nos soldats, rescapés du massacre d'Ourfa et prisonniers de Karab-Nias; 50 nous sont remis à Arab-Pounar, le 11 juin, et 80 le 14; d'autres sont annoncés pour les jours suivants, mais c'est en vain que nous les attendons, les jours passent et personne ne vient plus; les nationalistes ont changé d'avis.

L'armistice prend fin le 18 juin; comme nos adversaires se sont arrêtés dans l'exécution des clauses, c'est que probablement ils veulent continuer les hostilités; on dit, d'ailleurs, dans le pays, qu'en signant l'accord, les kémalistes ont simplement voulu donner le temps aux paysans de rentrer leurs récoltes et aux collecteurs d'impôts de ramasser de l'argent. C'est bien possible, car ils espèrent toujours nous rejeter de Syrie, aidés par les Chérifiens avec lesquels ils sont en pourparlers d'alliance.

---

## CHAPITRE VI.

### ÉVACUATION DES POSTES DE L'EST.

#### 1° Tel-Abiad — Kul-Tépé — Arab-Pounar (voir croquis n° 6).

Dès le 7 juin, la 2<sup>e</sup> division donne ses instructions pour l'évacuation de nos postes de Mésopotamie, Tel-Abiad et Kul-Tépé. Une colonne est organisée à cet effet à Djirablouse, mais elle ne peut se mettre en route que le 25 juin, en raison du refus, par le gouvernement chérifien, de laisser sortir d'Alep des wagons vides pour le transport de nos troupes. C'est vers le 20 juin que ce gouvernement revient sur sa décision et que les trains peuvent rejoindre notre base de Katma pour y embarquer hommes et ravitaillements.

Les instructions de la division recommandent :

1° De ramener le matériel militaire ainsi que celui de l'exploitation du chemin de fer et de remettre les gares à la garde des tribus amies;

2° D'éviter de donner aux opérations un caractère agressif et d'expliquer aux chefs de tribus kurdes que l'évacuation de nos postes est faite volontairement, dans le but de concentrer nos forces et nos moyens; qu'elle n'implique pas un abandon politique du pays et qu'elle répond, en outre, à l'esprit du traité de paix qui envisage la constitution d'un Kurdistan autonome.

Le 25 juin, la colonne, commandée par le lieutenant-colonel Andréa, est concentrée à Arab-Pounar, et dès le lendemain, elle se met en route sur Tel-Abiad. Elle comprend :

Deux bataillons de tirailleurs algériens (moins une compagnie laissée à la garde du camp d'Arab-Pounar);

Un bataillon de tirailleurs sénégalais;

Un escadron de spahis;  
Une batterie de 65;  
Une demi-batterie de 75;  
Une section d'ambulance.

Deux trains remorqués chacun par deux locomotives transportent les ravitaillements et les bagages des unités. Un ingénieur et des équipes de la voie nous accompagnent pour réparer la ligne détruite en d'assez nombreux endroits; enfin, des wagons vides sont emmenés pour servir au chargement du matériel à transporter.

Les trains constituent le convoi; ils sont encadrés comme habituellement par une avant-garde, une arrière-garde et des flancs-gardes; une section de 65 est placée à l'avant-garde, une autre à l'arrière-garde; au centre, marchent la demi-batterie de 75, une réserve de deux compagnies d'infanterie et une autre de mitrailleuses.

Pour éviter les accidents qui pourraient se produire, en raison de la chaleur très forte à cette époque de l'année, la marche s'exécute, le matin de 3 à 10 heures, et le soir de 18 à 22 heures; les stationnements sont protégés par les faces de marche qui, le jour, serrent à 500 mètres sur les trains, et la nuit à 300 mètres.

Le 26 juin, de nombreuses réparations sont exécutées sur la voie; ce sont des ponceaux à refaire, des couples de rails à remettre en place, des éclisses à reboulonner, etc..., nous faisons à peine 15 kilomètres dans cette journée. Sur notre passage, nous trouvons la population calme, quelques villages nous ravitaillent en bétail et orge.

Le 27, nous passons à Karab-Nias, où se trouvait un de nos postes, enlevé par les bandes le 24 avril; le bâtiment est très endommagé du fait des obus turcs, la façade ouest est très largement échancrée,

le toit n'existe plus; l'intérieur a été pillé; portes, fenêtres et meubles ont été enlevés. Après examen, nous nous rendons compte qu'il était difficile à notre section sénégalaise de tenir bien longtemps sous les projectiles ennemis, obligée qu'elle était de rester à l'intérieur du poste, le terrain environnant se prêtant mal à une bonne défense par tranchées.

Le 28, nous atteignons la station de Kul-Tépé occupée par 25 sénégalais commandés par un sergent français, ce poste a été attaqué plusieurs fois, mais jamais avec de l'artillerie, les murs sont criblés de traces de balles; la garnison, non ravitaillée depuis commencement avril, a dû se rationner depuis quelques jours.

Avant d'arriver à Kul-Tépé, l'escadron de cavalerie de la colonne essaye de surprendre le village de Bardéke, dont le mouktar est accusé d'avoir attaqué, il y a une quinzaine de jours, deux de nos aviateurs, forcés d'atterrir en cet endroit, par suite d'une panne de moteur; mais le village est désert, la carcasse de l'avion est retrouvée non loin des maisons. A Kul-Tépé, on nous confirme que nos deux compatriotes ont bien été attaqués après avoir atterri, et que l'un d'eux, ayant essayé de résister, a été tué, tandis que l'autre a été fait prisonnier et remis au caïmacan d'Harran, qui l'a dirigé sur Ourfa.

Le 29 juin, à la tombée de la nuit, nous arrivons à Tel-Abiad; nous y trouvons une garnison dont le moral ne paraît nullement affecté d'avoir ses communications avec l'arrière coupées depuis quatre mois; le commandant du poste, capitaine d'infanterie coloniale, homme énergique et brave soldat, a été sommé de se rendre à plusieurs reprises; attaqué, il s'est énergiquement défendu, et les assaillants n'ont jamais pu aborder les retranchements judicieu-

sement tracés et solidement organisés autour de la gare; manquant de viande, le commandant du poste n'a autorisé l'enlèvement des récoltes se trouvant à proximité de ses positions, que contre remise de boîtes sur pied, payées d'ailleurs intégralement en bonnes livres or. Nous complimentons notre camarade et ses officiers, et nous lui remettons le texte d'une belle citation que le général commandant la division lui a décernée.

Le 30 juin, alors que l'on procède à l'embarquement sur les trains du matériel et des approvisionnements, nous recevons la visite de deux chefs importants de la grande tribu arabe des Anazehs, qui viennent soumettre des propositions de collaboration avec nous contre les Turcs. La tribu des Anazehs occupe un vaste territoire, assez désertique d'ailleurs, au sud du Bagdad, jusqu'à l'Euphrate; elle peut mettre en ligne 3.000 combattants, dit-on, mais elle est affaiblie par des divisions intérieures, provenant de trois chefs qui s'y disputent l'influence : X..., chef légal de l'ensemble de la tribu, mais qui en fait n'en commande qu'une partie; Y..., son cousin, homme intrigant, qui nous a offert ses services pour un prix que nous n'avons pas accepté; depuis lors, il s'est déclaré notre adversaire et c'est lui qui, le 27 avril, a attaqué la petite colonne d'Arab-Pounar (voir chapitre III); Z..., moins connu que les deux premiers, mais tout aussi influent.

X... s'est rangé à nos côtés dès notre arrivée en Syrie, ce qui lui a valu l'inimitié des deux autres; il nous a promis de surveiller la voie ferrée du Bagdad, pour empêcher qu'on ne la détériore et s'est offert pour protéger nos postes de la Mésopotamie. En réalité, il n'a rien fait de positif et il désire surtout qu'on le paye grassement.



Y... et Z... viennent au poste l'un après l'autre, dans le courant de l'après-midi; ils remettent par écrit leurs conditions de collaboration, qui nous paraissent exagérées, celles de Y... surtout; ils proposent de mettre sur pied un millier de guerriers auxquels nous assurerions une certaine solde par mois, mais leurs demandes ne s'arrêtent pas là; ils demandent pour eux-mêmes des sommes importantes que le commandement ne leur donnera certainement pas.

Nous leur disons que nous ne pouvons rien décider par nous-mêmes, mais que leurs propositions vont être envoyées aux généraux qui, seuls, ont qualité pour traiter et qui vraisemblablement répondront avant une quinzaine de jours.

Y... et Z... prennent congé et le lendemain matin nous les envoyons saluer à leurs camps par quelques officiers escortés de spahis.

Le 1<sup>er</sup> juillet, vers 16 heures, nous recevons un renseignement de nature à nous inquiéter : un détachement de 1.000 à 1.500 réguliers et plusieurs canons s'est concentré à Harran (20 kilomètres nord de Tel-Abiad) avec l'intention de nous attaquer demain matin au moment où nous nous mettrons en route; c'est donc que les Kémalistes connaissent l'heure de notre départ, et cela n'a rien qui puisse étonner, car nous sommes environnés de gens qui épient nos moindres mouvements.

Il serait fort désagréable pour nous que les locomotives des trains soient mises hors d'usage par les canons turcs et que nous soyions obligés d'abandonner ou de brûler les approvisionnements et le matériel que nous transportons. Comme tout est chargé, nous décidons de tromper l'ennemi en partant le soir même; les machines prennent de l'eau, se mettent sous pression et le départ est fixé pour 19 heures,

mais l'ordre n'est communiqué à la troupe qu'à 18 heures.

A l'heure dite, la colonne et les trains quittent Tel-Abiad, la nuit très noire nous oblige à marcher lentement, nous atteignons Kul-Tépé le 2 juillet avant le jour; le chargement du matériel du poste commence aussitôt.

De nouveaux renseignements confirment et complètent ceux de Tel-Abiad : la colonne de réguliers d'Harran doit nous attaquer par derrière, nous harceler et nous pousser dans les gorges de Karab-Nias, défilé d'une dizaine de kilomètres de long, tandis qu'un autre détachement d'égale importance, formé à Séroudj, doit nous empêcher de déboucher dans la plaine, vers Arab-Pounar; les deux colonnes, manœuvrant alors ensemble, ont l'espoir de nous battre, de nous exterminer ou tout au moins de s'emparer du contenu des trains.

Le point d'attaque est très bien choisi; le long défilé de Karab-Nias se prête parfaitement à une action de ce genre; quant à nous exterminer, c'est un peu de prétention de la part des Kémalistes; les effectifs sont à peu près égaux de part et d'autre, mais notre adversaire est libre de ses mouvements, tandis que nous sommes rivés à nos trains; l'ennemi peut donc nous faire beaucoup de mal; il peut surtout nous causer des pertes importantes en matériel et approvisionnements, s'il réussit à endommager les machines.

Nous devons rester à Kul-Tépé pendant la journée du 2 juillet, mais, devant la situation qui nous est faite, nous décidons de partir dès que le chargement du matériel du poste sera terminé; d'ailleurs, vers 5 heures, nous recevons quelques obus ennemis; c'est la colonne d'Harran, qui, renseignée sur l'avance de

notre départ de Tel-Abiad, s'est aussitôt mise en route et vient de nous rejoindre.

Pour le moment, on n'aperçoit encore que des cavaliers; l'artillerie turque tire au moins à 6 kilomètres; notre dispositif de protection est en place, l'arrière-garde est renforcée par une compagnie d'infanterie et un peloton de mitrailleuses du gros.

Un de nos avions, venu en liaison, explore les environs et signale que l'infanterie ennemie est encore à plus de 6 kilomètres. Il est 7 heures, les cavaliers nationalistes déclanchent une forte fusillade, mais sont facilement tenus en respect par nos obus et nos mitrailleuses.

A 8 heures, le chargement des trains est terminé; nous reprenons alors notre marche, l'artillerie s'arrêtant de position en position, pour protéger le mouvement; nous apercevons les cavaliers turcs envahir la gare de Kul-Tépé que nous venons de quitter; nous les y laissons s'engouffrer un moment et la section de 75 exécute ensuite sur eux un feu rapide d'une cinquantaine d'obus qui disperse dans tous les sens hommes et chevaux. Puis, nous perdons de vue notre adversaire, qui, probablement fatigué par sa marche de nuit, abandonne la poursuite.

La chaleur est extrêmement forte, la marche est très pénible; les hommes ont soif et il n'y a de l'eau nulle part. Nous arrivons aux gorges de Karab-Nias, les flancs-gardes progressent par les hauteurs du défilé; nous ne rencontrons rien de suspect et nous ne sommes toujours pas suivis par les réguliers d'Har-ran. Ce n'est qu'à 3 kilomètres avant d'arriver à la station de Karab-Nias que nous constatons la présence du détachement nationaliste de Séroudj; il ne nous envoie d'ailleurs qu'un seul obus qui tombe à quelques mètres de la première locomotive; les trains

s'arrêtent et l'avant-garde attaque les éléments avancés de l'ennemi pendant que sa section de 65 canonne vigoureusement le gros.

La colonne turque se rend probablement compte que nous sommes bien tranquilles à l'arrière, et qu'elle est seule à nous attaquer, aussi, n'insiste-t-elle pas et se replie-t-elle rapidement vers le nord. Nous poussons alors jusqu'à la station de Karab-Nias, où nous arrivons vers 17 heures; les hommes sont très fatigués et surtout très altérés; les corvées d'eau se font dès l'arrivée et la soupe est mangée avant la nuit.

Il n'y a plus de danger bien apparent pour nous: nous avons semé en route les réguliers d'Harran; quant à ceux de Séroudj, ils ne paraissent pas très agressifs pour l'instant; toutefois, ils ne sont qu'à 7 ou 8 kilomètres de nous, sur les hauteurs qui dominent au nord la voie ferrée; ils nous observent et peuvent être renforcés d'un moment à l'autre par leurs camarades de l'est; d'autre part, nous apprenons par un indigène, qui nous est dévoué, que la population de la plaine de Séroudj, où nous allons passer, n'attend que le signal des réguliers pour tomber sur nous; une coupure importante a été pratiquée sur la voie ferrée, près de Sharan, pour nous arrêter, mais, d'autre part, nous savons par expérience que les villageois ne bougeront pas, s'ils ne sont pas soutenus par les canons turcs. La situation est donc bien nette : il ne faut stationner à Karab-Nias que le moins longtemps possible.

C'est à 22 heures que nous en repartons, les trains s'ébranlent sans que les locomotives aient sifflé; nous marchons jusqu'à la coupure de Sharan et nous nous mettons au travail pour rétablir la voie: la réparation dure deux heures, pendant lesquelles rien de

suspect ne se révèle; nous poursuivons et arrivons enfin à Arab-Pounar, où nos trains se trouvent alors en pleine sécurité.

Les troupes de la colonne viennent de fournir un très gros effort; la distance entre Tel-Abiad et Arab-Pounar est de 63 kilomètres comptés sur la voie; en réalité, les hommes en ont couvert bien davantage en gravissant et redescendant les crêtes et en zigzagant dans tous les sens pour remplir leur mission; il faut tenir compte aussi que le trajet de Kul-Tépé à Karab-Nias s'est exécuté en plein jour, par une chaleur accablante.

Ces trente-quatre heures de marche, sans dormir, coupées à deux reprises par un arrêt employé, le premier à combattre, le second à faire de l'eau et à manger, constituent, pour nos braves troupiers, une performance digne d'être citée.

Le 3 juillet, nous recevons l'ordre d'évacuer aussi Arab-Pounar; c'est l'abandon de la rive gauche de l'Euphrate, imposé par la nécessité de regrouper nos forces, en certains points de la Syrie, pour faire face et lutter avec succès contre les contingents réguliers kémalistes et chérifiens, qui, de jour en jour, deviennent plus importants et plus entreprenants.

L'évacuation sur Djirablouse du poste d'Arab-Pounar et de la colonne qui revient de Tel-Abiad se fait par voie ferrée, au cours des journées des 3 et 4 juillet, sans autre incident que celui de quelques obus lancés par les Turcs, sur la gare d'Arab-Pounar, au moment où notre dernier train la quitte.

Le 5 juillet, tous les effectifs de la zone sont rassemblés à Djirablouse, sauf la compagnie sénégalaise de Biredjik, que nous ne tarderons pas à aller chercher.

## 2° Evacuation de Biredjik.

A peine arrivés à Djirablouse, un avion apporte l'ordre d'évacuer Biredjik. Nous avons là-bas un poste installé dans la partie sud de la ville turque, sur les bords mêmes de l'Euphrate; ce poste, assiégé en mars dernier par des bandes de Tchétés et débloqué par la colonne Normand, n'a plus été inquiété depuis, mais les relations entre la garnison et les autorités ottomanes sont loin d'être cordiales; la méfiance règne de part et d'autre, et nos Sénégalais ne quittent guère leurs bâtiments et leurs retranchements. D'autre part, le poste de Biredjik vient de perdre beaucoup de son importance, par suite du retrait de nos garnisons de l'est; ces considérations, ajoutées à celles du regroupement de nos effectifs, ont amené le commandement à supprimer encore ce détachement.

A cet effet, et pour aller recueillir notre petite garnison, une colonne est organisée à Djirablouse; elle comprend :

- Trois bataillons d'infanterie;
- Un escadron de spahis;
- Une section de 75;
- Une section de 65;
- Un convoi d'une centaine de voitures, pour transporter le matériel du poste.

Comme il devient à peu près impossible de marcher le jour, en raison de la chaleur, la colonne se met en route le 6 juillet, à la nuit tombante, par l'itinéraire : Kelekti, Kertil, Kéfré (rive droite de l'Euphrate); le lendemain, à 4 heures, elle est en vue de Biredjik, son artillerie prête à agir sur la ville, en cas de complications.

Le poste se trouve sur la rive gauche; une barcasse vient nous prendre sur la rive droite et nous trans-

porte de l'autre côté. Une lettre est adressée au caïmacan (sous-préfet) pour l'informer de nos intentions pacifiques et pour lui demander de mettre à notre disposition les barcasses et barques de la ville, afin de permettre le transport sur la rive droite du poste français et de son matériel.

Le caïmacan répond sans retard et très correctement; les barcasses viennent amarrer devant notre poste, où elles sont chargées; elles font la navette d'une rive à l'autre jusqu'à la fin de l'opération : vers 16 heures.

Repos jusqu'à 20 heures et nous reprenons ensuite la direction de Djirablouse, où nous arrivons sans encombre, le 8 juillet, à l'aube.

### 3° Evacuation de Djirablouse.

Djirablouse est un chef-lieu de zone important, mais qui n'a plus sa raison d'être maintenant, puisque nous n'avons plus personne sur la rive gauche de l'Euphrate. Ce n'est plus pour nous qu'un poste avancé, qu'il serait peut-être utile de conserver pour empêcher qu'on ne détruise le grand pont du Bagdad sur le fleuve, mais qui nous causerait bien des soucis pour le ravitailler et probablement pour le secourir. Enfin, comme des opérations d'assez grande envergure sont envisagées contre les Chérifiens, en vue de nous rendre maîtres d'Alep et de Damas, d'où nous viennent toutes sortes d'ennuis, le commandement prescrit l'évacuation de Djirablouse et le maintien de notre garnison de Sadjour, comme poste avancé de ce côté.

Evacuer Djirablouse n'est pas une petite affaire; nous y avons entassé des vivres, des munitions et du matériel de toutes sortes, approvisionnements encore grossis par tout ce que nous avons ramené des postes de Mésopotamie; c'est au moins 600 tonnes à enlever.

Cinq trains sont formés en gare et, dès le 8 juillet, le chargement commence, dirigé et surveillé par des officiers, le travail n'étant jamais interrompu, les corvées d'hommes se relayant et se reposant à tour de rôle. Tout est embarqué : matériel de la voie, mobilier de la gare, matériel militaire, literie, bancs, tables, portes, fenêtres, etc...; il ne faut rien laisser, car, aussitôt après notre départ, constructions militaires et gare seront pillées en règle par la population et les Tchétés, bien heureux encore si elles ne sont pas incendiées.

Le chargement est terminé le 10 juillet, à 19 heures; les wagons sont pleins; c'est à peine si on trouve à placer, sur les cinq trains, le bataillon qui doit assurer l'escorte jusqu'à Katma.

Les autres troupes sont organisées en colonne qui fera mouvement par voie de terre; elles comprennent :

- Trois bataillons d'infanterie;
- Un escadron de spahis;
- Une section de 75;
- Une batterie de 65;
- Une section du génie;
- Une ambulance.

Le 10 juillet, à 21 heures, la colonne et les trains quittent Djirablouse; quelques minutes après, une dizaine d'obus turcs tombent sur la gare. La colonne suit l'itinéraire : Jahin, Duyunuk, Hulmen, Agtchi-Kouyouli; la piste est mauvaise, la nuit très noire, plusieurs voitures versent dans les fossés, quelques coups de fusil sont tirés sur l'arrière-garde par des isolés qui nous suivent jusqu'à Duyunuk. Nous arrivons à Sadjour le 11 juillet, vers midi; nous y retrouvons les trains qui déchargent des approvisionnements pour le poste. (Voir croquis n° 3, page 29.)

En exécution des ordres de la division, on procède



à la réorganisation du poste du Sadjour; son effectif est porté à deux compagnies; une pièce de 65 de montagne avec son personnel et un approvisionnement de 2.500 coups y est détachée, ainsi qu'un poste de T. S. F. et une infirmerie d'une douzaine de lits. Il est indispensable, en effet, de constituer fortement ce poste, d'une certaine importance au point de vue militaire comme au point de vue politique.

C'est notre poste le plus avancé de ce côté; c'est là que nous limitons notre recul; il faut que les kémalistes le sachent bien, et, en conséquence, la garnison doit être assez forte et assez bien outillée, pour qu'en cas d'attaque, elle puisse résister assez longtemps et permettre l'arrivée d'une colonne de secours. D'autre part, ce poste est bien placé pour faciliter le ravitaillement de la garnison d'Aïn-Tab; les trains peuvent aisément arriver jusqu'à la gare d'Agthé-Kouyouli et, de là, une bonne piste mène en deux étapes à Aïn-Tab, tandis qu'il en faut quatre par Killis.

Enfin, le poste du Sadjour est installé à un nœud de communications où se concentrent les renseignements apportés des régions travaillées par les nationalistes : Aïn-Tab, Nizib, Biredjik, Djirablouse, Menbidj; c'est une source qu'il ne faut pas négliger; aussi il y est détaché un officier du service des renseignements.

La réorganisation du poste, le tracé des nouveaux retranchements, la mise en train du travail, le débarquement des vivres et des munitions prévus pour la garnison sont terminés dans la journée du 12 juillet; le même jour, les trains repartent sur Katma, toujours escortés par un bataillon; le lendemain, la colonne se met elle-même en route sur Killis, où elle arrive le 14 juillet, et où elle est passée en revue et félicitée par le général de Lamothe, commandant la division.

## CHAPITRE VII.

### Colonne du Sadjour.

(Voir croquis n° 8.)

Comme il fallait s'y attendre, les Turcs n'ont pas tardé à attaquer notre poste du Sadjour; mis en goût par notre départ de Mésopotamie, de Djirablouse et de Biredjik, ils ont espéré et annoncé partout que nous évacuions le pays. Le renforcement de notre poste du Sadjour et les mesures prises pour sa défense les ont quelque peu déçus. « Puisque, ont-ils déclaré, les Français ne veulent pas se retirer de leur plein gré, nous allons les y obliger par la force. » Et, en effet, quelques jours après avoir quitté notre poste avancé, nous apprenions qu'il était attaqué par des kémalistes possédant des canons.

Les renseignements reçus indiquent que les forces ennemies s'élèvent à un millier de réguliers venant de Ras-el-Aïn, disposant de quatre canons, et renforcés par des contingents de tribus de Mésopotamie dont la force n'est pas connue; il existerait, en plus, à Djirablouse, deux régiments d'infanterie et une batterie de quatre pièces.

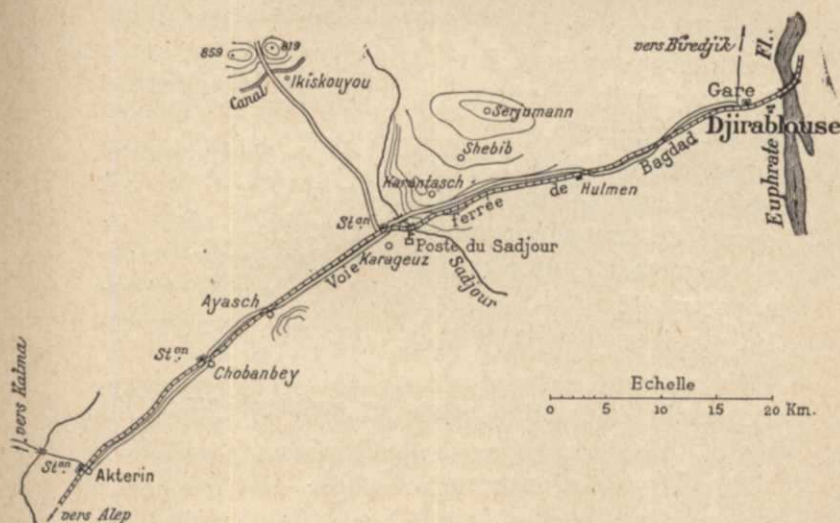
Une colonne de secours est organisée à Katma le 25 juillet; elle est commandée par le lieutenant-colonel Andréa; elle comprend :

Trois bataillons de tirailleurs algériens;  
Un demi-régiment de spahis;  
Une batterie de 75;  
Une batterie de 65.

Deux trains de ravitaillement embarquent, à la gare de Katma, des vivres et du matériel pour le poste du

Sadjour, des vivres et une réserve de munitions pour la colonne.

La concentration se fait à la station d'Akterin, où les trains et la colonne sur route arrivent le 27 juillet. Comme, à partir de ce point, on entre dans la zone suspecte, les deux détachements marchent désormais réunis. Ils bivouaquent le 30 à Ayasch, où l'équipe de la voie répare une coupure. Au cours de la nuit, une



Croquis n° 8.

cinquantaine de coups de fusil sont tirés sur le bivouac sans faire le moindre mal.

Le 31, la marche est reprise à la pointe du jour. On aperçoit sur les crêtes est d'Ayasch des groupes de Tchétés qui sont facilement dispersés avec quelques obus de 75, et on arrive au Sadjour sans autre incident; le bivouac est installé entre la gare et le village de Karageuz, assez loin des crêtes nord, derrière lesquelles l'artillerie ennemie peut mettre en batterie.

Le commandant du poste, capitaine d'infanterie co-

loniale, vient en liaison; il indique que la garnison a été attaquée dès le 16 juillet et que, jusqu'au 28, l'artillerie turque n'a pas cessé de canonner le poste; 700 obus sont tombés sur la position; les dégâts ne sont, d'ailleurs, pas considérables, grâce à la solidité des retranchements, et les pertes sont de deux blessés seulement. Les Turcs ont tenté l'assaut à deux reprises; mais, à chaque fois, ils ont été arrêtés par les mitrailleuses. Ne pouvant rien contre le poste, ils se sont alors vengés sur le pont du chemin de fer, sur le Sadjour, qu'ils ont réussi à endommager sérieusement avec des explosifs.

Ils occupent actuellement la crête de Karantasch et les hauteurs à 1.500 mètres plus à l'ouest; ils ont creusé des tranchées que l'on aperçoit du poste; un renseignement d'un émissaire ami signale que les canons ont été retirés plus au nord, dès que les kémalistes ont eu connaissance de l'approche de notre colonne.

Demain, nous attaquerons les positions ennemies.

#### *Journée du 1<sup>er</sup> août.*

La manœuvre envisagée consiste en une menace frontale et en un mouvement tournant sur la droite ennemie; de la gare, on aperçoit fort bien le terrain sur lequel va se dérouler l'action; les commandants de bataillon, de l'artillerie et de la cavalerie y sont rassemblés, dans l'après-midi du 31 juillet, et chacun reçoit les instructions et précisions nécessaires pour l'accomplissement de sa mission du lendemain.

##### *1<sup>o</sup> Attaque frontale :*

Effectif : un bataillon, une demi-batterie de 75.  
Objectifs : village de Karantasch et crête à 1.500 mètres plus à l'ouest.

Mission : fixer l'ennemi et permettre l'action du détachement chargé de tourner l'ennemi.

Recommandation : progresser prudemment au début et s'engager à fond, lorsque le canon se fera entendre à gauche.

*2° Mouvement tournant :*

Effectif : un bataillon, un escadron, une section de 65.

Itinéraire : vallée du Sadjour et dépression qui remonte vers Shebib.

Mission : prendre l'ennemi à revers et lui couper la retraite vers le nord.

*3° Diversion* sur la gauche turque par un escadron de cavalerie qui manœvrera à l'est de Karantasch.

Les heures de départ des différents détachements sont fixées en fonction de leur mission; à 2 heures pour le mouvement tournant, 3 h. 30 pour le bataillon du centre, à 4 heures pour l'escadron de droite.

Le 1<sup>er</sup> août, la manœuvre s'exécute conformément aux dispositions arrêtées la veille; le détachement de gauche progresse par nuit noire dans la vallée du Sadjour sans rien rencontrer, mais il est éventé en remontant la dépression de Shébib; ce sont les chevaux des spahis qui, en hennissant, donnent l'éveil.

Le jour se lève; on aperçoit les Turcs fuyant en désordre vers le nord; la cavalerie ennemie (150 chevaux environ) protège cette fuite comme elle peut; l'escadron de spahis la charge, mais elle n'attend pas le choc et va rapidement se mettre à l'abri derrière les crêtes de Serjumann, deuxième position turque.

Cette position est vigoureusement canonnée par l'artillerie de 75 du bataillon du centre, laquelle a mis en batterie sur les crêtes à l'ouest de Karantasch; sous cette protection, les deux détachement manœuvrent contre la deuxième position ennemie, qui est abandonnée par ses défenseurs dès le commencement de la progression. Nous nous y installons et nos canons prennent sous leurs feux les colonnes nationalistes qui retraitent en hâte sur Djirablouse.

Il est inutile de pousser plus loin, l'ennemi se dérobera toujours et nous ne sommes pas assez mobiles pour espérer l'atteindre. Pour réussir à le capturer, ou tout au moins à lui faire subir de grosses pertes, il faudrait ici beaucoup plus de cavalerie que nous n'en possédons, ou, encore, il faudrait agir avec plusieurs fortes colonnes qui, partant de points différents, arriveraient peut-être à encercler les positions ennemies; les fortes colonnes nous font également défaut.

Dans l'après-midi, nous rejoignons le bivouac en ramenant une dizaine de caisses de cartouches, des caissettes de mitrailleuses, des fusils, des vivres, du matériel, des mulets bâtés et un troupeau d'une cinquantaine de bœufs que les Kémalistes, surpris, ont abandonnés.

Un avion apporte de nouvelles instructions; notre garnison d'Aïn-Tab est, une fois de plus, attaquée par des forces régulières turques importantes; ordre est donné à la colonne du Sadjour, qui va être renforcée, de se porter sans retard au secours d'Aïn-Tab. Mais le 3 août, on reçoit de meilleures nouvelles et le général commandant la deuxième division nous laisse libres de rester quelques jours encore au Sadjour, pour dégager de poste plus loin.

Nous partons le soir même sur Djirablouse, où par une marche de nuit (38 kilomètres), nous espérons surprendre la garnison turque.

Prennent part à cette opération :

Trois bataillons de tirailleurs algériens;  
Une batterie de 75;  
Une batterie de 65;  
Une pièce de 155 (arrivée en renfort la veille);  
Un escadron de spahis.

Afin de tromper l'ennemi, toujours si bien renseigné sur nos mouvements, l'ordre d'opérations indique une action « en direction d'Aïn-Tab », ce qui est très vraisemblable, étant donné les événements qui s'y déroulent.

La colonne est allégée le plus possible; interdiction formelle est faite de fumer et de causer pendant la marche de nuit; le dispositif habituel de protection est pris avec réduction des distances et intervalles, et renforcement de la flanc-garde de gauche la plus sujette à rencontrer l'ennemi en force; cette flanc-garde comprend un bataillon, une section de 65 et un peloton de cavalerie.

Le 3 août, à 22 heures, la colonne franchit le Sadjour, quelques coups de fusil sont tirés sur les premiers éléments de l'avant-garde, lorsque ces derniers arrivent à hauteur de Karantasch; ce sont des cavaliers que l'on entend se retirer au galop; petite escarmouche ensuite, à la pointe du jour, vers Hülmen, contre des cavaliers qui retraitent vers l'est.

Le 4 août, à 8 heures, nous arrivons à 1.500 mètres de Djirablouse; des irréguliers, au nombre de 200 environ, occupent la gare et les collines au sud; ils sont rapidement dispersés par notre artillerie. Sur la rive gauche de l'Euphrate, on aperçoit les colonnes de réguliers qui retraitent vers l'est; des émissaires viennent nous dire que les Kémalistes ont été prévenus de notre approche par des cavaliers qui nous surveillaient vers Karantasch : ce sont ceux qui ont tiré sur l'avant-garde.

L'artillerie turque s'est portée aussitôt de l'autre côté de l'Euphrate et les fantassins ont suivi : actuellement, il n'y a plus de réguliers de ce côté-ci du fleuve.

Quelques chefs de village viennent au bivouac nous demander de demeurer dans la région pour les protéger contre les Kémalistes et les Tchétés, qui les pillent et les maltraitent : nous les assurons que nous n'abandonnons pas le pays, mais que, pour le moment, il ne nous est pas possible de rester, car nous avons encore d'autres missions à remplir.

Le 5 août, la colonne reprend la direction du Sadjour où elle arrive le lendemain dans la matinée; la chaleur est très forte et la marche du 3 août a fatigué assez sérieusement hommes et animaux.

---



## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE VIII.

#### DEUXIÈME COLONNE D'AIN-TAB (1).

Période du 9 août au 7 septembre 1920.

Un événement d'une importance considérable pour notre politique générale au Levant et d'un intérêt capital pour notre situation militaire, en particulier pour celle de la 2<sup>e</sup> division, s'est déroulé en Syrie pendant la deuxième quinzaine de juillet.

Afin de mettre un terme aux agissements et aux provocations du gouvernement chérifien, le général Gouraud, haut commissaire de la République en Syrie et commandant en chef l'armée du Levant, envoie à l'émir Faïçal, le 15 juillet, un ultimatum qui comporte, entre autres clauses, le libre usage de la voie ferrée Rayak-Alep et l'occupation par les troupes françaises de la grande ville d'Alep.

C'est pour appuyer cet ultimatum que la 2<sup>e</sup> division s'est créée des disponibilités en évacuant les postes de Mésopotamie et de l'Euphrate; mais la concentration des unités à peine terminée, il faut en distraire un assez grand nombre pour faire face aux menaces turques qui surviennent au Sadjour, à Aïn-Tab et plus à l'ouest, à Méidan-Ekbès.

Le commandement fait alors appel à la 4<sup>e</sup> division

---

(1) Par deuxième colonne d'Aïn-Tab, il faut entendre : deuxième colonne à laquelle nous avons participé; en réalité, il y a eu un plus grand nombre de colonnes dirigées sur Aïn-Tab, car notre garnison a été assiégée quatre fois.

du Levant et une colonne de trois bataillons, deux escadrons, cinq batteries comprenant des unités de deux divisions, le tout commandé par le général Goubeau est constitué à Katma le 21 juillet, en vue de procéder à l'occupation d'Alep, sous la direction du général de Lamothe.

Les autorités chérifiennes organisent ouvertement la résistance; le 15 juillet, le vali d'Alep fait allusion à une déclaration de guerre possible et proclame l'état de siège; les jours suivants, un décret ordonne la levée de plusieurs classes de bédouins; la population s'attend au déclenchement des hostilités, lorsque, le 21 juillet, l'émir Faïçal accepte l'ultimatum, mais l'ordre de résister aux troupes françaises n'en est pas moins donné aux troupes chérifiennes.

La colonne du général Goubeau n'a cependant pas à combattre pour occuper la ville; elle y procède le 23 juillet, et le général de Lamothe, commandant le territoire, y fait son entrée.

Cette occupation modifie très heureusement la situation militaire de la 2<sup>e</sup> division qui, jusque-là, a éprouvé les plus grandes difficultés pour se ravitailler; désormais, elle va pouvoir se servir de la voie ferrée qui la relie à Beyrouth à la grande satisfaction des unités en opérations dans le Nord syrien.

La question d'Alep liquidée, c'est à Aïn-Tab que va se jouer la grosse partie; les nationalistes attachent une grande importance à nous voir évacuer cette ville, laquelle est pour eux un centre de propagande très actif et une position stratégique de première valeur. Déjà, au cours des négociations du dernier armistice, ils ont insisté beaucoup, mais vainement, pour nous faire retirer notre garnison, plus au sud. A partir du milieu de juillet, on les voit exécuter des travaux de fortification, accumuler des munitions et

entrer en pourparlers avec les Arméniens; visiblement, ils préparent des attaques sur nos postes.

Le 17 juillet, des ordres sont donnés aux commandants d'unités turques en vue d'une reprise prochaine des hostilités contre nous : le colonel Selahedine bey est nommé au commandement des territoires du sud dont Aïn-Tab fait partie, et le colonel Irfan bey à celui des troupes de la ville.

C'est le 29 juillet que se déclanche l'attaque; des démonstrations sont faites sur le collège américain et le réduit de la zone où se trouve le gros de nos forces et l'assaut est donné sur notre poste de la maison des spahis; il est brisé par nos feux, et, dès le lendemain, une bonne partie des forces nationalistes se porte dans la direction du sud-est, à la rencontre de la colonne de secours française organisée au Sadjour.

Cette colonne, dont la concentration est terminée le 3 août, est placée sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa; elle comprend :

- Quatre bataillons de tirailleurs algériens;
- Un bataillon de tirailleurs sénégalais;
- Une compagnie de fusiliers-voltigeurs et une demi-compagnie de mitrailleuses d'infanterie coloniale;
- Une batterie et demie de 75;
- Deux batteries de 65;
- Une demi-batterie de 155;
- Deux escadrons de spahis;
- Une section du génie.
- Une section de chars de combat;
- Une section de munitions;
- Une compagnie du train renforcée par des voitures et animaux de réquisition;
- Une ambulance.

Au total, en chiffres ronds, 5.000 hommes et 2.000 animaux; colonne puissante qui va certainement rencontrer de la résistance, mais qui possède les moyens de la briser.

Sa mission est de dégager et de ravitailler Aïn-Tab, détruire ou, tout au moins, chasser les nationalistes de la région, obtenir la soumission de la ville, expulser les autorités kémalistes et pacifier la région entre le Sadjour, Aïn-Tab et Killis.

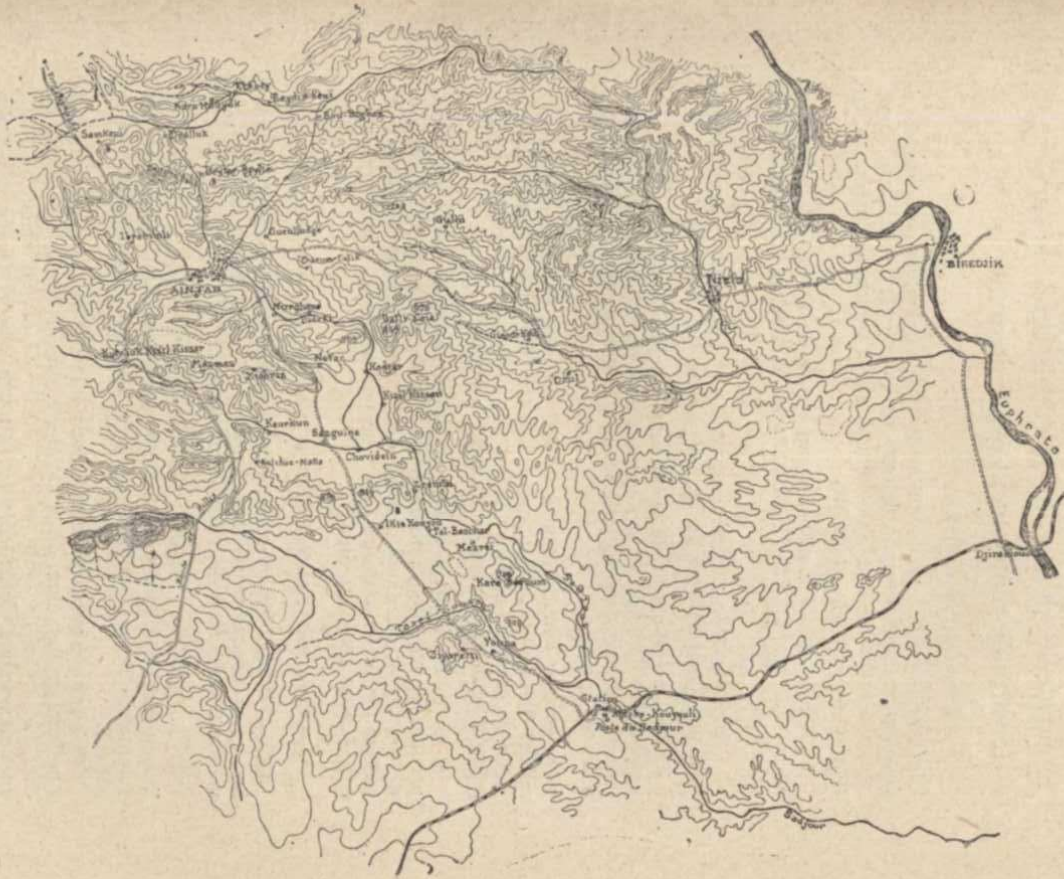
Dans ses instructions, le général commandant la division insiste sur la nécessité de frapper un coup décisif pour obtenir un résultat durable; il énumère les conditions à signifier à la ville, lorsqu'elle fera sa soumission, et fixe la conduite à tenir en cas de non-occupation. « Il sera procédé au bombardement de la ville, si cela est nécessaire, pour forcer sa volonté; les objectifs seront judicieusement choisis : maisons des chefs kémalistes, points spécialement occupés par l'ennemi, etc... En aucun cas, il ne sera tiré sur les mosquées et les établissements religieux et charitables; le bombardement sera exécuté par périodes successives, précédées chacune d'une sommation et le feu n'étant ouvert qu'après un délai suffisant. Il ne faut pas perdre de vue les principes directeurs de notre politique de pacification; ne se laisser aller à aucune nervosité, ne pas oublier que nous devons rester à Aïn-Tab, et qu'en conséquence il ne faut pas nous aliéner la population musulmane, dont une partie nous est favorable. Cela n'exclut, d'ailleurs, ni l'énergie ni la fermeté. »

#### **Marche sur Aïn-Tab.**

(Voir croquis n° 9.)

Le départ de la colonne est fixé au 9 août au matin. L'ordre de mouvement, les détails d'organisation des divers détachements et services, le dispositif de marche, la mission de chaque fraction, les considérations générales et particulières qui devront nous guider

Orcquis n. 9.



dans le combat et dans notre action politique vis-à-vis de la population, sont minutieusement étudiés au cours d'une réunion des commandants de bataillon, de la cavalerie, de l'artillerie et des chefs de services.

L'ordre de mouvement est ci-dessous résumé :

I. — *Dispositif de marche :*

a) *Avant-garde :* un bataillon de tirailleurs algériens, une demi-batterie de montagne; un peloton de cavalerie; une section du génie; une section de chars de combat, ayant comme soutien une compagnie d'infanterie coloniale.

b) *Flancs-gardes :* même composition pour l'une et l'autre, savoir : un bataillon, une demi-batterie de montagne, un peloton de cavalerie;

c) *Arrière-garde :* deux compagnies et un peloton de mitrailleuses; une demi-batterie de 75, un peloton de cavalerie;

d) *Gros :* état-major de la colonne, un peloton de cavalerie, une compagnie d'infanterie et deux sections de mitrailleuses, une batterie de 75, une demi-batterie de 155, la section de munitions, l'ambulance, le convoi.

Ce dernier comprend plus de 400 voitures et un troupeau d'un millier de bœufs et de moutons; il est divisé en sept sections commandées chacune par un officier; une compagnie sénégalaise et un peloton de mitrailleuses en assurent la police.

e) En outre, il est constitué un détachement de manœuvre comprenant un bataillon, une demi-batterie de montagne et un peloton de cavalerie, marchant sur un des flancs du gros, à 200 ou 300 mètres de lui, et toujours prêt à se porter sur un point plus particulièrement tenu ou menacé.

II. — *Itinéraire :* piste du Sadjour à Aïn-Tab, par Ikiskouyou.

III. — *Ravitaillement :* la colonne emporte dix jours de vivres; les trains régimentaires se compléteront tous les deux jours, la viande fraîche sera distribuée chaque jour.

IV. — *Liaisons :* pendant les routes et le combat, un agent de liaison monté, autant que possible officier, est détaché auprès du commandant de la colonne par les bataillons, la cavalerie et le convoi.

Chaque jour, après la route ou après le combat, réunion des commandants de bataillon, de la cavalerie, de l'artillerie, du convoi, du chef du service de santé, et de l'officier de ravitaillement au P. C. du commandant de la colonne, en vue d'examiner ce qui a été fait dans la journée et de préparer les opérations du lendemain.

Communications avec la division par avion et pigeons.

**Remarques sur le dispositif de marche.**

1° Les flancs-gardes sont dotées d'artillerie, afin de leur permettre de s'éloigner du gros, jusqu'à 4 ou 5 kilomètres, si le terrain ou la situation le demandent; elles doivent alors pouvoir mener un petit combat avec leurs propres moyens; en tout cas, il leur est recommandé de ne pas se laisser entraîner hors du rayon d'action de l'artillerie du gros.

2° L'arrière-garde possède également de l'artillerie, d'abord pour soutenir des attaques qui viendraient de l'arrière et ensuite pour coopérer à la défense des flancs du convoi, vers l'arrière, car le gros et le convoi couvrent une longueur de plus de 6 kilomètres, et l'artillerie du gros, placée en tête, ne pourrait guère intervenir utilement en faveur des éléments de queue, si besoin était.

3° Le détachement de manœuvre a été constitué en vue de missions spéciales que pourraient réclamer un mouvement tournant, par exemple, ou une attaque en force sur l'une des faces de marche.

*Journée du 9 août.*

La colonne quitte le bivouac à 3 heures; aucun incident ne se produit jusqu'à Ikiskouyou, où l'avant-garde met en fuite une quarantaine de cavaliers ennemis installés sur les hauteurs nord du village; le bivouac est formé entre ces hauteurs et le canal.

La réunion des chefs de détachement se fait, avant la nuit, un peu à l'ouest de la cote 819, d'où l'on aperçoit très bien le terrain d'action du lendemain; c'est d'abord une grande plaine d'une dizaine de kilomètres de long sur autant de large, que la route d'Aïn-Tab partage du nord au sud, à peu de chose près, par le

milieu; cette plaine est bordée au sud, par les collines 819-859, sur le flanc sud desquelles nous bivouaquons; au nord, par les hauteurs 853-Néfak-Kichriz-Mazmaz; à l'ouest, par les collines de Kutchuc Malla (à 5 kilomètres de l'itinéraire que nous suivons) et à l'est, par les fourrés de la vallée du Sadjour (même distance de notre route).

L'ennemi occupe les hauteurs au nord de la plaine, sur un front de 8 kilomètres; nos renseignements sont moins précis, en ce qui concerne les collines ouest et les fourrés au Sadjour, mais certains indices font supposer que ces points sont également tenus; on peut donc engager le convoi dans la plaine avant d'avoir chassé les Turcs de leurs positions de l'Est et de l'ouest. En conséquence, nous exécuterons demain, 10 août, la manœuvre suivante :

1° La flanc-garde de gauche piquera droit sur les hauteurs de Kutchuc Malla, progressera par les crêtes, traversera le vallon de Keurkun, abordera le plateau de Kichriz et poursuivra ensuite en direction d'Aïn-Tab jusqu'à la croupe qui domine la ville au sud; départ du bivouac : 3 h. 30.

2° La flanc-garde de droite se dirigera sur le Sadjour par le sud de Chovideïn, procédera au nettoyage des fourrés, en remontant la vallée, abordera ensuite la hauteur 853 et poussera sur la croupe nord de Pierki; départ : 3 h. 30.

3° L'avant-garde quittera le bivouac à 4 heures, progressera à cheval sur la route et prendra comme premier objectif la hauteur ouest de Néfak.

4° Le gros suivra l'avant-garde à un kilomètre, son artillerie en tête.



*Combat du 10 août.*

*I<sup>re</sup> phase.* — Nuit tranquille, les différents détachements quittent le bivouac aux heures fixées; la flanc-garde de gauche est vivement prise à partie, avant même le lever du jour, par des mitrailleuses et un canon installés sur les hauteurs de Kutchuc-Malla; dès qu'il fait un peu clair, l'artillerie de la flanc-garde et celle du gros exécutent une bonne préparation sur les positions ennemies, pendant que nos tirailleurs en gravissent les pentes. Craignant l'abordage, les Turcs se retirent bientôt abandonnant sur place leurs obus et une caisse pleine de cartouches de mitrailleuses.

La flanc-garde, poursuivant sa mission, traverse le vallon de Keurkun, et, sous la protection de son artillerie, gravit les pentes au nord, arrive sur le plateau sud de Kirchriz, dont elle enlève les retranchements, oblige l'ennemi à la retraite, lequel laisse une vingtaine de cadavres, s'arrête alors et s'organise, attendant que le gros de la colonne ait traversé la plaine.

La flanc-garde de droite éprouve de sérieuses difficultés pour progresser dans les fourrés du Sadjour dans lesquels se sont glissés de nombreux Turcs qui, disséminés et cachés, gênent beaucoup la progression de nos tirailleurs; toutefois, la compagnie de tête arrive à prendre pied sur 853, où elle s'immobilise un peu longuement pour attendre le gros de la flanc-garde, qui marche lentement.

Sur notre axe de marche, les hauteurs de Néfak sont solidement occupées par l'ennemi, la menace que devait exécuter la flanc-garde de droite par 853 n'est pas assez vigoureuse; l'avant-garde, énergiquement

commandée, pousse alors résolument en avant, appuyée par sa propre artillerie et par celle du gros. Les Turcs exécutent des feux de mousqueterie très vifs sur nos tirailleurs, mais leur tir, trop plongeant, ne fait pas beaucoup de mal.

*II<sup>e</sup> phase.* — La flanc-garde de gauche reprend sa progression et par son mouvement sur Kichriz menace la retraite des Turcs sur Aïn-Tab; nos adversaires, comprenant le danger qu'ils courent, abandonnent leurs tranchées et se retirent en vitesse vers le nord poursuivis par les feux des éléments avancés de l'avant-garde qui viennent d'atteindre le bord du plateau.

Pendant toutes ces actions, l'artillerie ennemie n'a tiré qu'une dizaine d'obus.

Les hauteurs sont en notre possession, le convoi serre alors sur l'entrée du défilé de Néfak, s'y engage et se dirige sur Nurghane, pendant que la flanc-garde de gauche atteint sans incident la croupe sud d'Aïn-Tab, où elle s'organise, et que celle de droite s'installe sur la crête nord de Pierki. L'avant-garde pousse au delà de Nurghane, jusqu'au débouché du défilé sur les jardins d'Aïn-Tab, établit ses avant-postes face à la ville; le convoi se rassemble à proximité de Nurghane et l'arrière-garde prend position à 2 kilomètres au sud du village où elle intercepte la vallée du Sadjour et la route que nous venons de parcourir.

La chaleur est accablante, la troupe est fatiguée et il n'est pas possible de procéder à l'encerclement d'Aïn-Tab avant la nuit; ordre est envoyé de suspendre le mouvement et de bivouaquer sur place.

La flanc-garde de gauche a pu communiquer avec la garnison d'Aïn-Tab; le lieutenant-colonel Abadie,

commandant la zone, nous expédie un courrier qui renseigne sur les positions ennemies et sur l'aide que pourra nous donner sa troupe; une manœuvre est montée, en conséquence, pour le lendemain.

Comme à Ikiskouyou, la réunion des commandants d'unités se fait en un point permettant de découvrir le terrain; le but à atteindre dans la journée du 11 est l'encerclement de la ville, pour y retenir et y enfermer le plus possible de combattants turcs; à cet effet, les missions suivantes sont distribuées :

1° Au détachement réservé, lequel, jusqu'ici n'a pas encore donné, et qui, pour la circonstance, voit son effectif porté à un bataillon, une batterie de 65 et un escadron de cavalerie : franchir la ligne des avant-postes à 3 heures, se porter à la faveur de l'obscurité dans le vallon de Gueulludgé, pousser ensuite, par les ravins, sur le Deulluk-Baba, s'y installer et intercepter toutes les communications entre la route de Marache incluse et la piste de Beyler-Beylié également incluse;

2° A la flanc-garde de droite : suivre le détachement réservé, prendre position sur les croupes 2 kilomètres nord de la ville, intercepter les communications entre la piste de Beyler-Beylié exclue et la route de Nizib exclue;

3° A l'avant-garde : s'avancer par les jardins le plus près possible de la ville et interdire les communications entre les routes de Nizib et celle du Sadjour, toutes les deux incluses;

4° A la flanc-garde de gauche : s'emparer tout d'abord des hauteurs : maison du cheik et orphelinat anglais, s'organiser sur le plateau d'Aïn-Tab et interdire les directions de ce côté;

5° La garnison d'Aïn-Tab (un bataillon sénégalais, une compagnie de voltigeurs et une demi-compagnie de mitrailleuses d'infanterie coloniale) prendra à sa charge le secteur compris entre la route de Marache exclue et celle de Killis incluse.

Chaque chef de détachement repère sur le terrain l'itinéraire qu'il doit suivre et, en rentrant au bivouac, met ses officiers et sous-officiers au courant de la mission.

*Combat du 11 août. (Croquis n° 9 et 13.)*

La nuit est marquée par une fusillade presque ininterrompue jusqu'à l'aube, partant de la maison du

cheik et dirigée sur les fractions d'avant-postes installées face à la ville, à l'entrée des jardins.

Le 11 août, la manœuvre s'exécute aux heures prévues. L'avant-garde s'infiltré dans les jardins, elle est bientôt arrêtée par des mitrailleuses turques installées dans les retranchements creusés aux lisières de la ville et sur la hauteur de la maison du cheik; les éléments de queue glissent alors sur la droite et vont tenir le col de la route de Nizib; le détachement est ainsi en place pour remplir sa mission d'interdiction.

Sur le plateau du Marabout (sud d'Aïn-Tab), ainsi nommé à cause du tombeau d'un chef religieux ture qui y est enterré, la hauteur de la maison du cheik et l'orphelinat anglais sont fortement occupés; la flanc-garde de gauche a pour mission de les enlever. Le premier objectif est la maison du cheik, entourée de retranchements solides; une batterie de 75 vient s'installer sur l'éperon est du plateau et commence son tir, mais les obus n'ont que peu d'action sur la redoute ennemie; il est alors fait appel à la demi-batterie de 155, qui, en quelques coups bien placés, fait une brèche dans le retranchement et jette l'affolement chez l'adversaire, lequel s'enfuit, au plus vite, vers la ville, par de petits ravins que notre 75 arrose; on peut évaluer à 200 le nombre d'hommes que nous voyons ainsi sortir de l'ouvrage. Une compagnie de tirailleurs de la flanc-garde de gauche, préalablement placée pour l'assaut, se porte sur la position ennemie, où elle ne trouve que des cadavres, des munitions et des vivres.

C'est maintenant au tour de l'orphelinat anglais; nos canons font un bond en avant, vont mettre en batterie sur la croupe même de la maison du cheik et font subir le même sort à l'orphelinat. Une fraction de tirailleurs s'y précipite et, là encore, l'éva-

uation est complète; on trouve des cadavres, une mitrailleuse intacte avec ses munitions, dix-huit fusils, des caisses de cartouches et des provisions de bouche.

Au nord de la ville, la flanc-garde de droite ne trouve pas de résistance; elle s'installe sur les croupes qui lui ont été désignées pour remplir sa mission.

Le détachement réservé arrive à Gueulludgé sans combattre, mais, sur les pentes est de Deulluk-Baba, sa compagnie d'avant-garde se heurte à 200 irréguliers bien retranchés, que la batterie de 65 du détachement canonne, et qui, devant une menace de flanc d'une de nos fractions, sont pris de panique et fuient en désordre par les ravins descendant vers Deulluk. Notre petite colonne continue sa progression vers le sommet de la hauteur; à un moment, elle aperçoit une batterie turque en retraite sur le chemin de Kara-Heuyuk, nos canons de 65 sont vite en position et jettent le désordre dans la batterie ennemie.

Le bataillon continue à monter; il atteint le sommet du Deulluk-Baba; il voit alors, entre lui et la route de Marache, un détachement d'artillerie turque qui retraite précipitamment sur Samkeui; deux compagnies de tirailleurs s'élancent dans la direction, livrent un combat corps à corps avec les réguliers turcs dont quelques-uns sont tués, les autres se sauvent abandonnant un canon avec ses neuf mulets de pièce et de munitions. C'est le couronnement de la journée. Il est 11 heures et l'encerclément est maintenant chose faite : la garnison d'Aïn-Tab, par ses points d'appui permanents, le collège et la ferme des spahis, ferme le secteur ouest.

Toutes les missions données la veille ont été exactement remplies. Le convoi passe alors librement par une piste contournant au sud la maison du cheik et

va bivouaquer sur le plateau du Marabout, aux emplacements qui lui sont fixés; les pièces de 75 et de 155 font de même; le commandant de l'artillerie établit immédiatement son plan de feux, de façon à battre les directions dangereuses, Marache, Beyler-Beylié, Nizib, le Sadjour; les signaux à employer pour le déclanchement des barrages pendant la nuit sont communiqués aux bataillons, et sur toutes les positions, on commence à s'organiser; enfin, l'arrière-garde reçoit pour mission de protéger, face au sud, le convoi et les batteries.

Les pertes de la journée sont relativement faibles : 3 tués, 12 blessés.

Vers midi, l'état-major de la colonne rejoint le lieutenant-colonel Abadie commandant la zone et la garnison d'Aïn-Tab, la sommation ci-après est aussitôt envoyée au mutessarif.

SOMMATION.

I. — Le traité de paix qui a été signé avec la Turquie place Aïn-Tab sous le mandat français.

II. — Son Excellence, le mutessarif d'Aïn-Tab, les fonctionnaires et notables turcs de la ville et le commandant des troupes nationalistes d'Aïn-Tab sont invités à venir à l'état-major français, aujourd'hui 11 août avant 17 heures (heure française), pour y faire leur soumission.

III. — En cas de refus, la ville d'Aïn-Tab sera bombardée par obus de gros calibre.

A 16 heures, le mutessarif nous fait remettre la réponse ci-après :

I. — J'ai reçu votre avertissement vers 15 heures.

II. — Je ne savais pas que la ville d'Aïn-Tab était mise sous le mandat de la grande nation française, par décision de la conférence de la paix; il est donc nécessaire que vous allongiez le délai jusqu'à ce que nous en recevions officiellement l'ordre, et après, votre demande sera exécutée.

III. — Nous sommes persuadés que la civilisation française ne consentira jamais à lancer des obus sur les vieillards, femmes et enfants, les déclarations de M. Millerand en sont une preuve; il a affirmé que les Français ne feront, en Orient, aucune opération à coups de canon.

Signé : SABRI BEY MUTESSARIF.

Devant cette réponse dilatoire, le bombardement commence à 18 heures par concentration de feux sur les points importants des fortifications turques.

Au cours de la nuit du 11 au 12, des détachements nationalistes essaient de forcer le blocus en deux endroits : au nord, sur la piste du Rum-Kalé, au sud, vers la maison du cheik; les deux attaques sont repoussées.

Du côté ouest, les Turcs occupent la partie de la ville arménienne qui fait face aux réduits de la zone et du collège américain; ils tirent, ainsi, à courte distance sur nos positions, et gênent beaucoup les corvées et la vie en général des postes de la garnison.

Au cours des précédents sièges, les Arméniens ont lutté à nos côtés contre les Turcs, mais l'armistice que nous avons conclu en juin avec les nationalistes les a fortement mécontentés. Ils ne sont, d'autre part, pas certains que nous resterons à Aïn-Tab, et la peur des représailles de la part de leurs oppresseurs, après notre départ, leur fait garder, cette fois, une neutralité que notre politique leur conseille d'ailleurs.

Mais, malgré cette neutralité déclarée, les combattants turcs ne se sentent pas en sécurité en ville arménienne, surtout depuis l'arrivée de la colonne française; ils craignent que les Arméniens ne changent d'avis, et, par prudence, abandonnent leurs retranchements de ce côté, pour aller se fortifier à la lisière ouest de la ville turque, séparée du quartier arménien par une large et longue rue nord-sud, que nous appellerons « transversale ».

Devant cette nouvelle situation, les Arméniens réoccupent leurs anciennes fortifications de l'autre côté de la transversale, mais sans esprit agressif. Nous leur demandons, d'ailleurs, de continuer à observer la neutralité, tant que les nationalistes resteront chez eux; mais, il est entendu qu'ils s'opposeront par la force à toute tentative sur le quartier arménien, et qu'ils nous renseigneront aussitôt, pour que nous puissions les aider et les soutenir.

Le retrait des Turcs de la ville arménienne permet, enfin, aux postes de la garnison de vivre à peu près normalement et non pas toujours dans des tranchées ou derrière des murs, comme ils l'ont fait depuis le commencement de ce siège.

Toutefois, sur le plateau du Marabout où les services de la colonne sont concentrés, et où, en conséquence, la circulation est assez importante, il faut bien faire attention de ne pas passer en vue de la ville turque, car l'on est tout de suite rappelé à l'ordre par le sifflement des balles.

Le service des renseignements recueille quelques indications intéressantes que voici :

a) La défense de la ville est divisée en deux secteurs :

*Zone nord*, sous le commandement du capitaine de l'armée régulière, Mouharem bey;

*Zone sud*, sous celui du lieutenant Arslan bey.

On travaille avec activité au renforcement des fortifications autour de la ville.

Un bataillon de réguliers se trouve dans Aïn-Tab; ce sont deux de ses détachements, qui ont essayé de forcer le blocus pendant la nuit dernière.

b) Les notables, fonctionnaires et officiers se sont réunis au Konak (préfecture) dans la nuit du 11 au 12



août, sous la présidence du mutessarif; ils ont discuté sur la situation et décidé de ne pas se soumettre; un nationaliste enragé, Férid effendi, a été nommé président du Comité national, et comme première mesure, on a décrété l'enrôlement de tous les hommes en état de porter les armes.

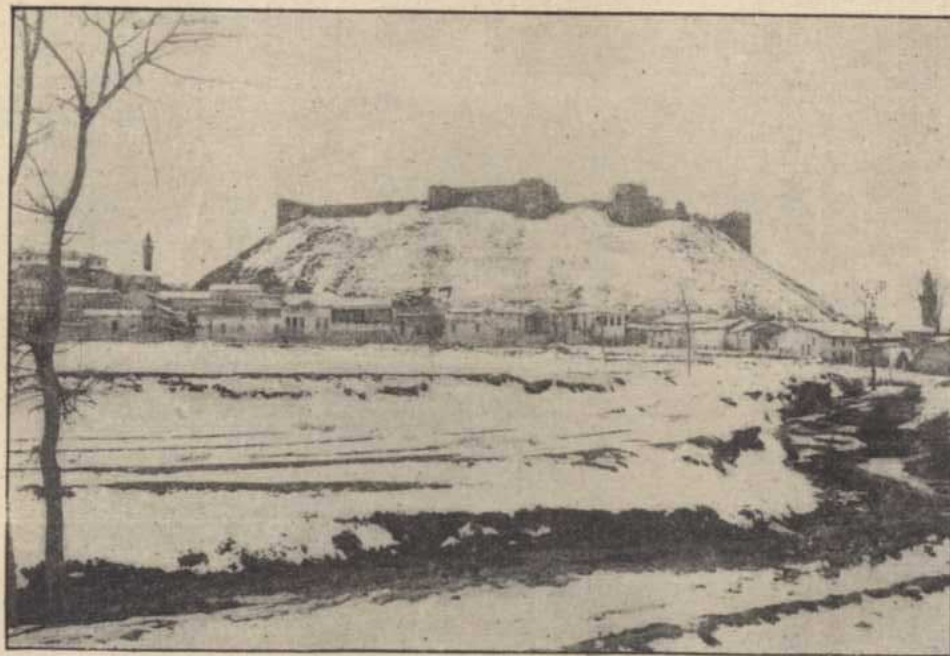
Le 13 août, une deuxième sommation est envoyée aux autorités turques qui n'y répondent pas; le bombardement est alors continué dans les conditions prescrites.

× ×

Mais il faut penser au ravitaillement de la colonne; les dix jours de vivres emportés au départ du Sadjour, mènent jusqu'au 19 août; pour en avoir d'autres, il faut aller les chercher à deux étapes, à la gare d'Agtché-Kouyouli, soit deux jours pour aller, un jour pour le chargement, deux jours pour le retour, au total cinq jours; le départ du convoi est, en conséquence, fixé au 15 août.

Mais il faut aussi escorter ce convoi, et cela n'exige pas moins de deux bataillons, une batterie et un escadron; c'est un minimum indispensable pour protéger, en pays troublé, un convoi de 5 kilomètres de développement.

Ce prélèvement, sur les forces de la colonne, affaiblit beaucoup la solidité du blocus; pour maintenir l'investissement, nous sommes obligés d'évacuer le Deulluk-Baba, de rapprocher de la ville le détachement qui l'occupe et d'étendre son front vers l'est jusqu'à la piste de Kum-Kalé. Le mouvement s'exécute le jour même du départ du convoi; une heure à peine après avoir quitté le Deulluk, nous y sommes remplacés par une force turque importante.



Aïn-Tab. — La citadelle sous la neige.

Le 16 août, l'artillerie kémaliste se révèle vers 1043 (nord-est d'Aïn-Tab); elle envoie une trentaine d'obus sur le bataillon qui tient le col de la route de Nizib; on apprend, d'autre part, qu'un groupement nationaliste, fort de trois bataillons et d'une batterie d'artillerie, stationne à Beydir-Keuf (16 kilomètres nord d'Aïn-Tab); enfin, un poste optique turc, installé au marabout de Beyler-Beylié, communique avec la ville pendant la nuit. Un escadron de spahis envoyé en reconnaissance au sud de la route de Marache est bien reçu à Ibrahimli, mais il reçoit des coups de fusil un peu plus loin, à Sparteren.

Toutes ces choses sont autant d'indices d'une attaque prochaine; les Turcs choisissent bien leur moment, ils nous savent affaiblis par le prélèvement des troupes d'escorte du convoi.

Le 17 août, vers 8 heures, les observatoires signalent des infiltrations, vers nos lignes, de fantassins ennemis venant des crêtes 1043 et du col Beyler-Beylié; ils disparaissent dans le vallon de Geulludjé; notre artillerie exécute sur eux quelques tirs au jugé, mais s'arrête en raison du peu d'obus disponibles.

Vers 12 heures, une autre infiltration se produit en direction d'Ibrahimli et du col de la route de Marache, et, pendant l'après-midi, l'artillerie turque tire sur tout le front nord avec des obus de petits calibres, et avec du 105 sur les réduits de la zone, du collège américain et de la ferme des Spahis; l'attaque est imminente.

C'est au commencement de la nuit, vers 20 heures, qu'elle se déclanche sur tout notre front, au nord de la ville, entre la route de Marache et la piste du Sadjour; la fusillade est très vive de tous les côtés. L'artillerie exécute les barrages demandés par l'infanterie, mais son action ne peut être bien forte, en raison de

l'étendue du front et du petit nombre de nos canons.

Du secteur nord-ouest, les renseignements arrivent bons; les assauts ennemis sont brisés devant nos lignes; ils se reproduisent plusieurs fois jusqu'à l'aube sans plus de succès.

Il n'en est pas de même au nord-ouest et spécialement à l'est, vers le Sadjour; de ce côté, nos unités ont à faire face à la fois aux assaillants venant de l'extérieur et à ceux sortant de la ville; celles installées sur les hauteurs tiennent bon, mais celles des jardins sont submergées par le nombre et obligées de se retirer sur les collines au nord et au sud pour éviter l'encercllement.

La brèche est ouverte, le blocus est percé; les nationalistes de l'extérieur pénètrent dans la ville, et pendant une partie de la nuit ce n'est qu'un va-et-vient continué dans les jardins, d'où partent des appels à Allah et parfois même des chants.

Il est intéressant de relater ici un incident qui montrera combien un commandant de troupes doit se méfier des renseignements qui lui sont apportés au cours d'un combat de nuit :

L'adjudant-major du bataillon tenant le secteur nord-ouest vient au P. C. du commandant de la colonne vers 22 heures; il explique l'attaque turque en faisant un tableau très sombre de la situation de son unité, mais sans donner des précisions. Cet officier est prié de retourner s'enquérir sur place des pertes éprouvées et du dispositif actuel du bataillon; une ou deux heures après, il revient avec le capitaine mitrailleur du même bataillon, qui, lui, a tout vu.

Le tableau est bien plus sombre encore; la moitié de l'effectif est par terre (tués et blessés), l'autre moitié est enlevée ainsi que la compagnie d'infanterie coloniale qui tenait les jardins; seule la demi-batte-

rie de montagne affectée au secteur a pu être sauvée et ramenée à la maison du cheik. Dans les détails, la précision est encore plus grande : le capitaine X... est tué. On a entendu le capitaine Y... crier : « En avant, à la baïonnette », et son fourrier, qui a pu s'échapper de la bagarre, est venu affirmer la fin héroïque de son commandant de compagnie.

Devant des précisions pareilles, une vive inquiétude gagne les officiers présents à l'entretien, et tous, cependant, estiment que, tout de même, il est bien difficile d'anéantir, en deux ou trois heures, un groupement de cinq compagnies.

En tout cas, on ne peut rien tenter avant le jour : il n'y a pas de réserve disponible et il fait une nuit très noire, sans lune, qui empêche de se rendre compte de la véritable situation.

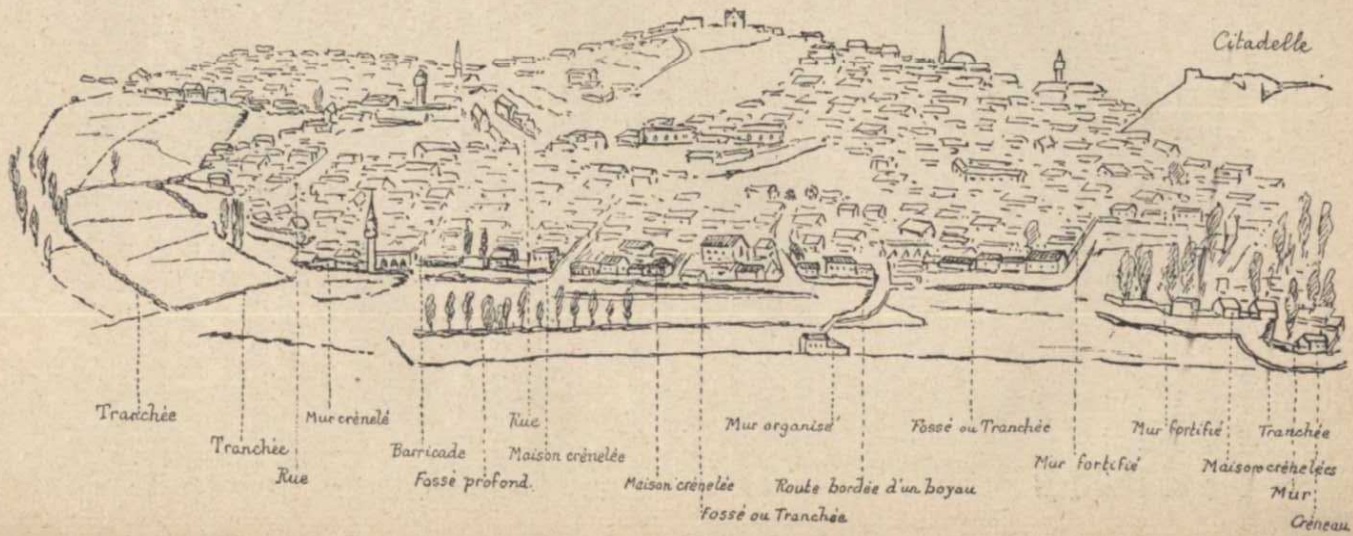
A l'aube, l'état-major se rend à la maison du cheik, d'où l'on aperçoit bien le terrain de la lutte; le calme est complet, on n'entend pas un coup de fusil et rien ne bouge devant nos jumelles. Pourtant, on aperçoit des têtes sur le sommet nord du col de Nizib, on en découvre d'autres sur des crêtes moins éloignées; des groupes de tirailleurs paraissent bien tranquilles sur l'éperon est de la piste de Kum-Kalé. Tout cela est bien rassurant. Et voilà un coureur qui apporte un compte rendu : « Combat très violent sur le front de la compagnie pendant la première partie de la nuit; l'ennemi a essayé de forcer nos lignes, il a été repoussé. Pertes : néant. — Signé : capitaine X... (celui qu'on disait tué). »

Un peu plus tard, on apprend que le reste du bataillon se trouve toujours sur ses positions, et que la compagnie coloniale, qui a dû quitter les jardins, submergée par le nombre, y est revenue à la pointe du jour, à peu près intacte. Enfin, un appel, fait dans

Maison du Cheick

Croquis n° 10.

Aïn-Tab (La ville turque). — Vue prise du nord.



la journée dans les unités, donne comme résultats : 2 tués, 2 disparus et 6 ou 7 blessés.

Cet incident indique bien qu'il ne faut pas toujours accueillir comme vrais en tous points les renseignements recueillis la nuit.

Les combats de nuit sont toujours très impressionnants, et ceux qui y assistent ont tendance, malgré eux, à pousser les choses au tragique; cela s'est vu bien souvent sur le front français, et, en définitive, les combats de nuit sont généralement moins meurtriers que ceux livrés le jour.

Dans le cas particulier, les cris sauvages poussés par les Turcs pendant leurs assauts et après la percée du blocus ont impressionné plus fortement encore les officiers dont il est question ci-dessus, et c'est avec une entière bonne foi qu'ils sont venus renseigner le commandant de la colonne.

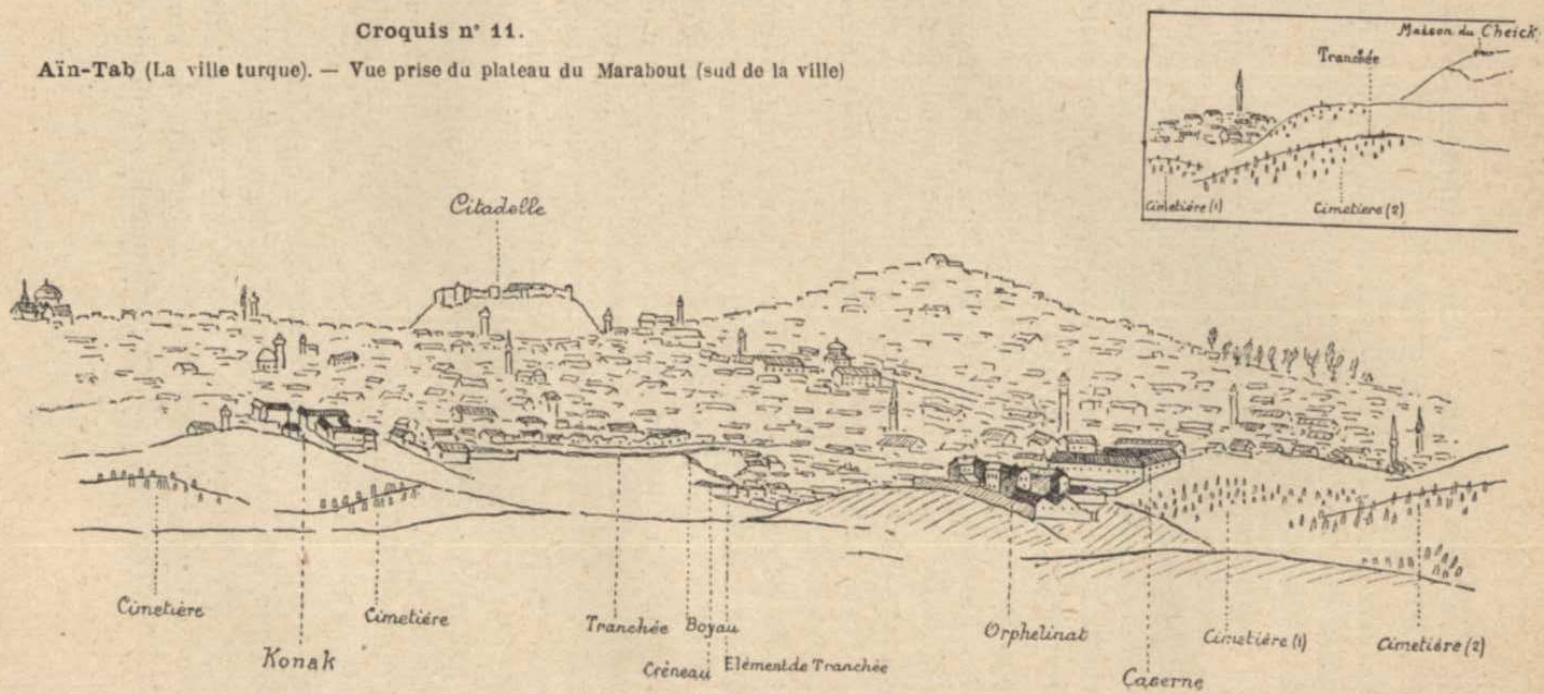
Il n'en est pas moins vrai que le blocus est rompu; le dernier combat prouve bien que nos forces sont insuffisantes pour encercler la ville; reprendre l'investissement et insister encore serait s'exposer à de nouvelles aventures qui pourraient être beaucoup plus graves, car les forces nationalistes s'accroissent journellement par l'arrivée de renforts et l'enrôlement forcé des villageois de la région.

Il est en conséquence décidé de concentrer toutes les unités de la colonne sur le plateau du Marabout (sud d'Aïn-Tab), en attendant les renforts qui sont demandés au commandement le jour même.

Les ordres de repli sont aussitôt donnés, l'exécution commence vers 10 heures, le décrochage ne se fait pas sans difficulté; il est bien appuyé par notre artillerie, mais l'ennemi montre beaucoup de mordant; les troupes du secteur nord-ouest se replient en

Croquis n° 11.

Aïn-Tab (La ville turque). — Vue prise du plateau du Marabout (sud de la ville)





très bon ordre, bien que soumises à une fusillade ennemie ininterrompue.

A l'est, le mouvement est appuyé par un bataillon de Sénégalais, envoyé sur les lieux pour rétablir la liaison entre les unités disloquées par le combat de nuit; ce bataillon est assez éprouvé par le feu des mitrailleuses turques, mais le repli s'exécute tout de même bien, et, vers 16 heures, toutes nos forces se trouvent réunies sur le plateau sud d'Aïn-Tab, surveillant les directions de Killis à l'ouest et celle du Sadjour à l'est. Sur chaque emplacement, on commence à se fortifier en creusant des tranchées où cela est possible et en construisant des murs partout ailleurs.

Le lendemain, l'église latine est occupée par une section sénégalaise qui reçoit pour mission de battre les jardins ouest de la ville, d'empêcher toute circulation de ce côté et de s'opposer à une attaque turque sur la partie nord de la transversale. Le long de cette rue, Arméniens et Turcs occupent respectivement leurs fortifications, gardant la neutralité, mais c'est pour prévenir des complications et empêcher toute surprise sur le flanc arménien qu'une section est envoyée à l'église latine.

Le 18 août, dans la matinée, une reconnaissance de cavalerie envoyée sur la route de Killis ne peut dépasser le col nord de Kutchuk-Kizil-Hissar (4 kilomètres ouest d'Aïn-Tab), des détachements irréguliers tiennent les crêtes voisines.

Le même jour, au cours de l'après-midi, le 105 turc tire une trentaine d'obus sur le collège américain, les bâtiments de la zone et la ferme des Spahis.

Le 19, le convoi de ravitaillement est attendu à Aïn-Tab; afin de l'aider à traverser les défilés Néfac-

Nurghane, un détachement de deux bataillons, un escadron, une demi-batterie de 75, va occuper les hauteurs nord de la plaine de Sazguine; il déloge de 853 (est de Néfak) un groupe de 200 Tchétés (irréguliers) et disperse avec son artillerie, près d'Ourum-Evlic, une fraction de même importance accompagnée de deux canons.

Lorsque les premières voitures du convoi sortent du défilé de Nurghane et pénètrent dans les jardins d'Aïn-Tab, elles subissent un feu nourri de mitrailleuses turques, postées dans les rochers des crêtes ouest d'Ourum-Evlic; notre artillerie les repère et les arrose pendant que l'un des bataillons d'escorte gravit les hauteurs nord-est de Nurghane pour les prendre de flanc. Les mitrailleurs turcs se replient, le convoi passe alors en toute tranquillité et va rejoindre ses emplacements de bivouac sur le plateau du Marabout; au moment où il arrive, le 105 turc tire sur une batterie encore attelée et lui inflige des pertes en hommes et chevaux.

Les pertes du 16 au 19 août sont sensibles : 8 tués, 37 blessés, 2 disparus, mais aussi les affaires ont été chaudes, et, s'il faut en croire les derniers renseignements recueillis, il faut s'attendre à des engagements plus sérieux encore.

---